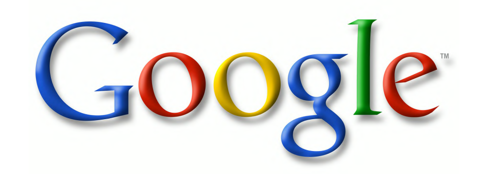




SOUVENIRS

D'UN

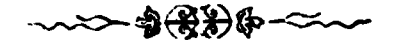
EXILÉ EN SIBÉRIE,

(LE PRINCE EUGÈNE OBOLENSKI)

TRADUITS DU RUSSE

PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN.



LEIPZIG,
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Alb. L. Herold.)
1862.
Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

SOUVENIRS

D'UN

EXILÉ EN SIBÉRIE,

(LE PRINCE EUGÈNE OBOLENSKI)

TRADUITS DU RUSSE

PAR

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN.

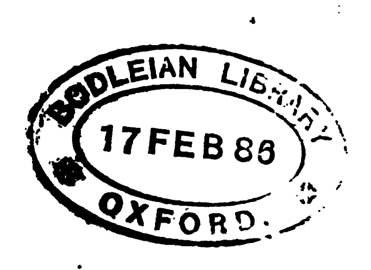
LEIPZIG,

Franck'sche Verlags-Buchhandlung

(Alb. L. Herold.)

1862.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.



SOUVENIRS D'UN EXILÉ
EN SIBÉRIE.

Préface du traducteur.

Après la mort de l'Empereur Alexandre Ier, en 1825, le trône de Russie fut vacant durant quelques jours. Le grand-duc Constantin, qui devait légalement y monter, s'y refusait; le grand-duc Nicolas ne voulait chevaleresquement l'y remplacer qu'après que la renonciation de son frère aîné serait parfaitement constatée. Pendant cet échange de délicatesses et les allées et venues des courriers qui en étaient porteurs de Saint-Pétersbourg à Varsovie, des jeunes gens, appartenant presque tous aux classes les plus intelligentes de la société russe, et qui rêvaient de la délivrer du despotisme, qui est certes l'un des plus grands ennemis de l'Eglise et de Dieu, conçurent le projet de profiter du trouble qu'un incident pareil

avait jeté dans les esprits pour opérer un changement radical de régime. L'énergie du nouvel Empereur fit échouer cette tentative, dont le défunt souverain était le premier complice. Les réformateurs furent plutôt condamnés que jugés par un tribunal dérisoire: quoiqu'un seul d'entre eux (Kakhovski) se fût déshonoré, cinq furent cruellement pendus, tous subirent des châtiments trop implacables; car, moins coupables qu'égarés, ils étaient généralement inspirés par des sentiments dont l'explosion seulement était intempestive et peu scrupuleuse. C'est parmi ces conjurés les plus excusables qu'on doit placer le prince Eugène Obolenski, dont on va lire les souvenirs.

Il n'avait pas en 1825 plus de trente ans; il était lieutenant au régiment des gardes de Finlande, attaché à l'état-major de l'infanterie de la garde et un des trois membres directeurs du comité de la société du Nord. Après avoir passé une dizaine de mois aux mines de Nerchintsk, il fut envoyé en 1827 à la prison de Tchita, où se trouvait la plupart de ses camarades. En 1830, il fut transféré avec eux à l'usine de

Pétrofski; quelques années plus tard, il fut colonisé au village de Iatanga, au delà du lac Baïkal, et ensuite dans la petite ville de Ialoutorovsk, dans la Sibérie ocidentale, sur la route de Tobolsk à Perm. Il s'y est marié à une Sibérienne dont il a eu plusieurs fils. Amnistié enfin en 1856, il habite aujourd'hui Kalouga. Le titre de prince a été reconnu à sès enfants, mais ne lui a pas été restitué, quoiqu'il soit descendant de Rurik en ligne mâle et directe.

En parcourant ces pages, qui rappelent celles de Silvio Pellico, on sera, sans doute, frappé de l'absence absolue de toute espèce de fiel et de rancune, de l'étroite charité qui unissait ces pauvres jeunes gens entre eux, et surtout de leur inébranlable fidélité au culte de la liberté: leurs convictions n'étaient évidemment pas feintes, puisque plus d'un quart de siècle de tourments n'a pu les faire fléchir de l'épaisseur d'un cheveu.

Le malheur de la liberté dans plusieurs parties de l'Occident est d'avoir eu trop souvent des allures anti-chrétiennes et de s'être imaginée ne pouvoir améliorer le sort de la classe la plus nombreuse de la société

sans déclarer la guerre à toutes les autres. Instruite par l'expérience, la Russie pourrait, ce me semble, éviter cette méprise et reconquérir une liberté qui soit chrétienne, honnête, et qui, sans être exclusive pour une caste, conserve le cachet de la bonne éducation.

Dès que je fis connaissance de Ryléef, je lui vouai une sincère et vive amitié. C'était, ce me semble, en 1822, après le retour de la garde de Bechenkowicz, lorsqu'on abandonna le projet d'aller étouffer la révolution en Italie. Ryléef venait de publier un manifeste et en préparait un second. Son nom était déjà connu dans le monde littéraire, son esprit libéral éveilla l'attention de la société secrète; Pouchtchin fut chargé par elle de le sonder et de l'y introduire. Quant à moi, il me fallut peu de temps pour me confier à lui, et je trouvai aussitôt en lui cette réciprocité de sentiments si précieuse à tout âge, mais surtout lorsqu'on est jeune, lorsque les forces de l'âme tendent à se développer et à élargir le cercle de son activité. Ce besoin d'activité avait créé la société secrète. L'*Alliance du bien public*, — tel était son titre, —

satisfaisait les nobles tendances de ceux qui ne cherchaient pas une vie de plaisirs, mais briguaient l'honneur d'être réellement et moralement utiles à leurs semblables. Il était difficile de n'être pas séduit par le programme de cette nouvelle ligue; il consistait dans la perfection morale de chacun de ses membres; pour atteindre ce but, ils devaient s'aider mutuellement, orner soigneusement leur esprit, afin d'être à même de discerner la meilleure impulsion à imprimer à la société; ils étaient tenus de travailler, chacun selon ses facultés ou ses moyens, à la solution des plus graves questions politiques à l'ordre du jour. Ce n'était que dans un lointain très vague qu'apparaissait la régénération de la patrie; il fallait auparavant que les semences jetées eussent porté leurs fruits et que la civilisation fût descendue jusqu'aux couches inférieures de la nation. Ces principes convenaient au caractère bouillant et poétique de Ryléef. Il s'élança dans la lice, dès qu'elle lui fut ouverte, et se consacra sans réserve au triomphe de l'idée qui lui était révélée.

Il était de taille moyenne. Son visage était ovale, ses traits réguliers; sa chevelure

noire était légèrement ondulée; ses yeux, sombres et rêveurs, s'enflammaient aisément dans la discussion; un peu penchée en avant, sa tête laissait deviner le feu intérieur qui perçait parfois dans des chants inspirés.

Il avait été élevé au premier corps des cadets et avait commencé sa carrière dans l'artillerie. Sa jeunesse avait été orageuse. Il se maria de bonne heure par inclination et contrairement, paraît-il, aux désirs de sa vieille mère, qui habitait un petit village à 60 verstes de Pétersbourg. Sa femme l'aimait passionément; une petite fille, qui avait alors cinq ans, animait leur ménage. Lorsqu'il quitta le service militaire, il fut d'abord assesseur au tribunal criminel de Pétersbourg, conjointement avec Pouchtchin, qui échangea son uniforme d'artilleur de la garde contre un plus modeste dans l'éspoir de se rendre plus utile et d'en exciter d'autres, par son exemple, à accepter des emplois dédaignés par la noblesse, qui préférait d'étincelantes épaulettes aux bons offices qu'elle pouvait rendre en acclimatant dans les instances inférieures cette élévation de sentiments, cette pureté d'intention, ornements de la vie publique comme

de la vie de famille, uniques points d'appui des faibles et des déshérités constituant partout la majorité et dont les nécessités et les souffrances sont à peine connues des riches et des puissants. Ryléef entra ensuite dans la Compagnie américaine. Poëte, il était en relations amicales avec un grand nombre de littérateurs de cette époque. Une fois par semaine, toute la pléiade littéraire s'assemblait chez Gretch; Ryléef y était assidu; il s'y lia particulièrement avec Alexandre Bestoujef, qu'il admit probablement dans la société avec ses deux frères Nicolas et Pierre, prématurément enlevé. Alexandre Bestoujef avait déja commencé à se faire connaître par des *Nouvelles* dont l'animation promettait tout ce qu'il nous a ensuite donné. A cette coterie appartenait Kornilovitch, officier d'état-major, qui s'occupait à recueillir tous les documents relatifs à Pierre Ier, et avait condensé le fruit de ses recherches dans un simple récit qui eut un succès mérité. Souvent Ryléef ouvrait lui-même sa porte aux littérateurs et à ses amis; outre ceux que j'ai nommés, c'étaient: Kuhelbecker, Boulgarin, Théodore Glinka, Oreste Somof, Mi-

kita Mouravief, le prince Serge Troubetzkoi, le prince Alexandre Odoévski, et plusieurs autres dont le nom ne me revient pas. La conversation n'était pas toujours strictement littéraire, elle touchait quelquefois aux questions brûlantes du temps. Comme maîtresse de maison, Mme Ryléef assistait à ces réunions, et son maintien, également aimable et réservé, la faisait estimer de tous ses visiteurs.

Administrateur de la Compagnie américaine, Ryléef ne tarda pas à y être apprécié; il n'y avait pas encore deux ans qu'il y était, que la Compagnie chercha à lui témoigner sa reconnaisance en lui offrant une pelisse de grand prix. En vertu d'un traité conclu avec les Américains du Nord, elle fut amenée à leur abandonner une colonie que nous avions fondée en Californie. Je me rappelle que Ryléef ne pouvait se consoler de cette perte. Cet incident le mit en rapport avec quelques dignitaires de l'empire; ceux qui l'accueillirent avec plus de bienveillance furent Speranski et Mordvinof.

A la fin de 1823 ou au commencement de 1824 arriva à Saint-Pétersbourg Pestel, chargé par la Société du Midi de se con-

certer avec celle du Nord. Pestel n'était pas un homme ordinaire.

Il était alors colonel du régiment de Viatka. Plutôt petit que grand, d'une physionomie avenante, il était singulièrement spirituel, sagace et éloquent, il possédait une grande influence dans la société du Midi: dès son origine, il avait été élu membre de son conseil suprême. Esprit net, il cherchait constamment à simplifier les choses et à les faire aboutir le plus promptement possible. Son code russe était le programme qu'il entendait imposer à la réorganisation du pays. Le but de son voyage à Pétersbourg était d'amener la société du Nord à agir de concert avec celle du Midi. Les membres du conseil suprême de Pétersbourg étaient Troubetzkoi, Nikita Mouravief et moi. A notre première entrevue, Pestel nous exposa, avec l'élégance qu'il mettait habituellement dans son langage, que ce que notre but avait de vague donnait à notre société un caractère si indéterminé que les actes de chaque membre s'éparpillaient en vains efforts, tandis que s'ils étaient dirigés vers un but palpable, ils pourraient l'atteindre rapidement. Cette

pensée n'était pas neuve pour nous : depuis longtems débattue dans nos conférences, elle était l'objet des méditations de chacun de nous, mais personne n'avait su lui donner une forme. Pestel nous l'apportait et nous la présentait avec charme comme le fruit des longues expériences d'un esprit clairvoyant. Il était difficile de résister à une aussi séduisante individualité que Pestel. Cependant, chacun de nous pressentait qu'une fois que nous succomberions à ses attraits, nous ne saurions plus y échapper, et qu'il faudrait passer par tout ce qu'il voudrait. Nous ne pouvions pas, en outre, lui donner une réponse formelle sans en conférer préalablement avec nos principaux collègues ; la plupart étaient absents : nous l'ajournâmes donc jusqu'au moment où nous pourrions communiquer la proposition à ceux dont nous représentions les intérêts. Par notre intermédiaire, Pestel fit connaissance de Ryléef, lui confia l'objet de sa mission et lui fit aisément partager ses vues sur le but de la société et les moyens pour l'atteindre. Cet épisode semble avoir eu une influence décisive sur la conduite subséquente de Ryléef. Peu de temps après

le départ de Pestel, le prince Troubetzkoï fut attaché au 5e corps dont le quartier général était Kief. A sa place fut élu membre du conseil suprême Ryléef.

C'est à cette époque, vers le milieu de 1824, qu'eut lieu un déplorable événement auquel le nom de Ryléef fut malheureusement mêlé, je veux dire le duel de Tchernof, officier dans le régiment de Seménovski, avec Novosiltzof, qui servait dans les hussards de la garde. Tous deux n'avaient guère que vingt ans, mais occupaient dans le monde des échelons très divers. Descendant des Orlof, Novosiltzof appartenait, par sa fortune comme par son naissance à la plus haute aristocratie. Fils d'une pauvre propriétaire, Tchernof n'était, au contraire, qu'un de ces nombreux officiers qui ne font partie de l'armée que parce qu'ils ont été élevés aux Cadets. Il n'était entré que par hasard dans la garde. Mme Tchernof avait une fille d'une rare beauté; Novosiltzof la rencontra je ne sais trop comment, et au bout de quelques semaines de connaissance, la demanda en mariage. La mère et la fille l'agréèrent, bien entendu. Fort du consentement de la jeune personne, No-

vosiltzof agit avec elle comme avec une fiancée reconnue. Dans son bonheur, il oublia qu'il avait une mère du sang des Orlof, sans l'agrément de laquelle il ne pouvait songer à se marier. Il finit cependant par s'en souvenir, lui écrivit et, comme on pouvait s'y attendre, reçut pour réponse de rompre immédiatement toute relation avec sa fiancée et la famille Tchernof. Déjà désenchanté ou redoutant la colère maternelle, Novosiltzof, dès qu'il reçut cette injonction prit congé de sa fiancé, lui promit de revenir bientôt et s'en garda bien. Allié aux Tchernof, Ryléef fut mis au fait par le jeune officicr des relations de Novosiltzof avec sa soeur. Après avoir attendu quelque temps, ayant acquis la certitude que Novosiltzof délaissait sa soeur, Tchernof, non sans avoir consulté Ryléef, écrivit d'abord à Novosiltzof, puis alla lui demander compte de sa conduite. Commencée par des réponses évasives, l'explication ne tarda pas à être orageuse et Tchernof, en sortant, alla prier Ryléef de se concerter avec les amis de Novosiltzof. Le jour désigné, les adversaires furent exacts au rendez-vous; on mesura les pas, on donna

le signal, deux coups de pistolets partirent et blessèrent en même temps mortellement les deux jeunes gens. On les transporta chez eux, — Tchernof dans un chétif logis, Novosiltzof sous le toit de ses ancêtres. Témoin de Tchernof, Ryléef ne quitta pas sa couche funèbre. L'approche de la mort avait chassé toute haine du coeur des adversaires. Chacun d'eux se préoccupait vivement de la situation de l'autre. Les médecins désespéraient également de tous deux et ne leur donnaient que vingt-quatre heures. Tous deux en étaient avertis et s'y préparaient. Par considération pour Ryléef, moi et plusieurs autres visitèrent Tchernof: nous lui exprimâmes notre regret qu'il fût tombé victime de cet odieux préjugé qui veut que toute tache à l'honneur soit lavé dans le sang; préjugé qui, pour être commun, n'en est pas moins contraire à l'esprit du christianisme. Il ne rend pas l'honneur, il ne résout rien, il ne sert qu'à satisfaire le monde, qui ne regarderait plus qu'avec mépris celui qui refuserait de se soumettre à cette loi générale. Je me rappelle cette visite comme si je venais de la faire. J'entrai dans un vestibule étroit;

Ryléef vint à ma rencontre et alla prévenir le malade de ma venue. A la vue de cet homme à la fleur de l'âge que la mort allait saisir, j'avoue que je fus troublé au point que je ne savais plus ce que je faisais; je lui pris, ce me semble, la main, et lui dis: Comment vous sentez-vous? Au lieu de répondre à cette interrogation, le mourant, qui ne me connaissait pas, me dit les choses du monde les plus gracieuses. L'émotion me coupa la parole, je lui serrai la main, j'aurais voulu le serrer dans mes bras, mais la crainte d'irriter sa blessure m'arrêta et je le quittai le coeur oppressé. Après moi entra Iakoubovitch. Il avait reçu au Caucase une balle au front; il était venu à Pétersbourg pour la faire extraire, avait été trépané et était le héros du moment. Selon son habitude, il adressa à Tchernof une longue harangue; celui-ci y répliqua modestement tout en touchant délicatement à ce qu'il savait être la corde sensible du vaillant Caucasien, qui sortit de chez lui tout en larmes. Bientôt Tchernof mourut, — presque au même instant expirait aussi Novosiltzof, entouré de sa mère et de ses proches. Quelqu' accablée

qu'elle fût de douleur, sa mère voulut recevoir son dernier soupir et suivre jusqu'à sa dernière demeure celui qui était sa seule joie et son unique espérance. La mère de Tchernof ignorait le sort de son fils; il n'avait pas voulu qu'on l'en informât. Une grande multitude se réunit autour de son cercueil, que ses camarades tinrent à porter à l'église sur leurs épaules, et le suivit jusqu'au cimetière de Smolensk. Tout ce qui pensait et sentait avait formé une muette procession pour protester silencieusement de sa sympathie à l'égard de celui qui représentait en ce moment une idée qui nous est plus inhérente que nous ne nous en doutons, à savoir l'idée de la défense du faible contre le fort, de l'humble contre l'arrogant. C'est ainsi que l'on pense sur terre, avec les pensées terrestres! Le juge suprême, qui sonde les reins, voit sans doute les choses autrement et peut-être a-t il déjà depuis longtemps réuni aux cieux, par les liens d'un commun et éternel amour, ceux qui n'ont pas pu se réconcilier ici-bas.

En 1822, Ryléef conçut la pensée de publier un almanach. De concert avec Alexandre Bestoujef, il voulut essayer d'é-

tablir une rémunération pour les littérateurs qui n'en avaient guère d'autre jusqu'à cette époque que la satisfaction de voir leurs noms imprimés dans un journal; leurs travaux leur donnaient gloire et réputation, mais ne les empêchaient pas de mourir de froid et de faim. Ce projet réussit. Les littérateurs, et de ce nombre fut Pouchkin, consentirent à recevoir le prix de leur collaboration dans l'almanach; l'*Etoile polaire*, — tel était son titre, — eut un immense succès et, tout frais payés, rapporta à ses éditeurs de 1,500 à 2,000 roubles.

Nous étions pleins de joie et d'espoir quand commença l'année 1825. J'allai en passer les premières heures dans ma famille. Ayant obtenu un congé de vingt-huit jours, j'en profitai pour renouer des relations avec plusieurs de nos confrères que le service avait appelés à Moscou. Après avoir rempli le but de cette excursion et m'être rafraîchi dans l'intérieur d'un vieux père et de charmantes soeurs, je rentrai à Pétersbourg à la fin de janvier. J'y trouvai Ryléef occupé de son almanach; pour les affaires de la société, elles semblaient subir un temps d'arrêt. La plupart de ses membres

fondateurs étaient absents: Nicolas Tourguénief était à l'étranger, Troubetzkoi à Kief, Pouchtchin et Michel Narichkin à Moscou. Le chiffre des membres résidants était fort limité; trop jeunes et inexpérimentés pour faire progresser la société, les nouveaux venus ne pouvaient que se préparer à une activité future en échangeant leur pensées et leurs sentiments dans des conférences périodiqnes. Lc temps s'écoula ainsi rapidement. Je me souviens que c'est à cette époque que je vis Kakhowsky. Officier aux grenadiers de la garde, il avait quitté le service à la suite de quelques désagréments avec le commandant de ce régiment, et était venu à Pétersbourg pour affaires particulières. Ryléef se lia avec lui et, charmé de sa nature bouillante, l'admit dans la société. Je le connaissais peu, mais je savais que Ryléef en avait conçu une haute idée et venait généreusement à son secours.

Soit pressentiment, soit par suite de la direction constante de mes pensées vers un même objet, il me vint des doutes, au commencement de l'automne, qui troublèrent étrangement mon esprit. Je me dis : Avons-nous le

droit, nous individus ne constituant qu'une microscopique unité dans la vaste population de notre patrie, d'entreprendre un changement de gouvernement, d'imposer presque violemment notre manière de voir à des gens qui, satisfaits peut-être du présent, n'ambitionnent rien de mieux et n'y tendent du moins que par le développement historique? Cette pensée me tourmenta longtemps et me poursuivait dans mes moment des solitude. Elle avait probablement pour origine la promesse que nous avions faite à Pestel de profiter d'un changement de règne ou de quelque autre grave évènement pour atteindre le but de notre union, c'est-à-dire réorganiser le gouvernement avec les moyens qui seraient alors en notre pouvoir.

Je communiquai ce scrupule à Ryléef; il le combattit vivement et y opposa de valables arguments. Il disait que les idées ne dépendent pas de la majorité ou de la minorité. Nées librement, elles se développent librement dans tout être intelligent; si, pures de tout alliage vil ou intéressé, elles tendent vers un bien général, quoique l'expression d'une minorité, elles sont également celle de la majorité dans l'impuissance

encore de s'exprimer. Il se persuadait donc avoir le droit d'énoncer et de pratiquer une idée salutaire, convaincu que la majorité l'approuverait dès qu'elle la connaitrait. Il croyait en être sûr en voyant l'aversion que provoquaient de toutes parts les persécutions, les dénis de justice et les abus de pouvoir autocratique. En rapport avec la classe marchande et bourgeoise, il prouvait par des exemples les progrès que les idées libérales y avaient insensiblement fait. Tout en sympathisant avec lui, il me semblait toutefois que si l'idée de la vérité, de la liberté, de la justice est inhérente, par conséquent compréhensible à tout être intelligent, la forme de cette idée, son expression pratique appartenait à certaines lois générales dépendant elles-mêmes d'une idée généralement admise. Sans manquer à la justice, un pauvre peut dire à un riche: donne-moi une partie de tes richesses; mais si, sur le refus de riche, le pauvre se l'adjuge violemment, il est évident qu'il blesse le principe même de la justice qui lui avait inspiré sa demande. Selon moi, un gouvernement doit être l'expression, le gardien de la liberté, de la vérité, da le justice; mais

la forme du gouvernement doit moins dépendre d'une intention théorique que du développement historique du peuple, de son degré d'instruction et de civilisation. Je croyais aussi qu'outre un code, expression de l'idée de liberté, de vérité et de justice, aucun gouvernement ne pouvait se passer de l'expression de l'idée de cet amour élevé qui fait de tous les êtres une seule et même famille, et je voyais cette expression dans l'Eglise! Longtemps nous nous disputâmes avec Ryléef, ou plutôt nous échangeâmes nos pensées et nos sentiments. Chaque jour, durant plus d'un mois, il venait régulièrement chez moi, j'allai chez lui et nous ne nous séparions qu'après avoir épuisé mille sujets philosophiques et religieux. Souvent il revenait sur mes scrupules et je remarquai qu'il redoutait qu'ils ne me refroidissent sur le but de notre société.

Pendant ce temps, il se préparait un triste évènement qu'aucun de nous n'avait prévu, et qui nous attéra, comme on peut l'être par un coup de foudre, sous un ciel sans nuages. L'Empereur Alexandre allait partir pour le Midi. On interprétait diversement ce voyage. On disait, entre autre,

qu'il allait choisir une retraite à Taganrog, où on lui bâtissait un palais; qu'il s'y établirait avec sa vertueuse épouse, après avoir abdiqué, et qu'il songeait à y terminer ses jours dans la solitude. Plusieurs signes d'affaiblissement et d'un ébranlement profond avaient frappé non-seulement ceux qui entouraient sa personne, mais encore nous-mêmes, qui n'occupions qu'un poste inférieur dans la hiérarchie gouvernementale. La dissolution de l'ancien régiment de Sémenowski, qu'il aimait particulièrement, altéra sa confiance dans la garde qu'il se flattait lui être dévouée. Il s'imagina que la cause de la révolte de ce régiment était moins les brutalités du colonel Schwartz que l'influence qu'y avait la société secrète; il croyait que plusieurs officiers en étaient membres, tandis qu'à ma connaissance il n'y en avait qu'un seul, Serge Mouravief-Apostol. Le colonel allemand s'étant montré dur et cruel à l'égard des soldats et des officiers, ceux-ci se firent un point d'honneur d'être d'autant plus bienveillants pour leurs soldats; l'enquête ne découvrit absolument rien d'autre: malgré cela, l'Empereur ne vit plus du même œil sa chère armée.

Plusieurs pensaient et disaient qu'il aimait à jouer au soldat. Je ne suis pas du tout de cet avis. Je comprends parfaitement ce sentiment de fierté qu'éprouve tout militaire à l'aspect d'un admirable corps comme l'était et comme la sera toujours la garde, manœuvrant régulièrement sous le commandement de son chef. Ce sentiment n'était pas étranger à l'Empereur, mais ce qu'il cherchait dans toutes ces parades était moins l'exactitude de la manœuvre que l'esprit qui animait l'armée. Lorsque, s'approchant des soldats, il les saluait, il savait très-bien distinguer les doses d'enthousiasme ou la teinte de froideur que renfermaient leurs réponses. Dans le premier cas, il était heureux et satisfait de tout; s'il s'était même commis quelques fautes dans les manoeuvres on pouvait être sûr qu'il ne les signalerait pas et que, rentrant dans son cabinet il signerait tout ce que ses ministres lui présenteraient. Cette disposition d'esprit était surtout notable dans les dernières années de sa vie. A la dernière fête de Peterhof, l'Empereur, se promenant dans le parc, rencontra, au détour d'une allée, un soldat du régiment de Finlande. Dans son émotion, celui-ci, n'attendant pas, comme

le veut la consigne, que l'Empereur lui adressât la parole, s'écria: Je souhaite le bonjour à Votre Majesté Impériale! L'Empereur lui demanda son nom et le fit immédiatement caporal. Tout le mérite du soldat avait été de saluer spontanément l'Empereur; cela montre, par conséquent, combien il était sensible à cette spontanéité.

Il est difficile de rendre, non de comprendre et de sentir, pour quiconque a servi et s'est trouvé en rapports journaliers avec les soldats, tout ce qu'il y a de bon dans ces natures que le frottement du monde et son luxe n'ont pas encore ternies. Pris individuellement, chaque soldat sera peut-être fourbe, ce qui est fort compréhensible quand le subordonné voit dans son supérieur moins un ami ou un protecteur qu'un juge ou un chef irresponsable. Mais dans les rangs, lorsque rien ne trouble ses convictions, sa voix est toujours la voix de la vérité, ne sachant pas cacher le sentiment qui l'anime pour celui qui a une fois conquis son estime; c'est bien la voix du peuple, s'exprimant simplement et sur laquelle ne peuvent se méprendre ceux qui

y prêtent l'oreille. L'empereur Alexandre me paraît l'avoir deviné.

Revenons à son excursion à Taganrog et à la première nouvelle de sa maladie en Crimée. Personne ne prévit que la fièvre qu'il y gagna le conduirait au tombeau. Il n'y avait pas encore de télégraphes; nous attendions paisiblement de ses nouvelles, — elles ne tardèrent pas à nous parvenir avec un caractère de plus en plus sombre. On commença alors à faire des prières pour la santé de l'Empereur; on s'était réuni pour la seconde fois dans ce but au palais d'hiver lorsqu'arriva le courrier annonçant sa mort, et les vœux formulés pour sa guérison y furent immédiatement changés en solennelles panikhides;*) après quoi l'on proclama Empereur le grand-duc Constantin, auquel dès le lendemain la garde et les hauts dignitaires prêtèrent serment.

La veille, tous les membres présents de la société s'assemblèrent chez Ryléef. Tous opinèrent unanimement qu'il ne convenait

*) Terme dont se sert l'Eglise russe, qui prétend ne pas croire au purgatoire, pour désigner les prières qu'elle fait pour les morts aussi fréquemment que l'Eglise catholique.

pas de s'opposer à cet événement et d'entreprendre quoi que ce soit. On décida, en outre, qu'il fallait pour le moment interrompre les travaux de la société. Nous nous séparâmes tristement, croyant que de longtemps et peut-être jamais il ne nous serait donné de réaliser les plus beaux rêves de notre vie. Le lendemain, le bruit se répandit que le nouvel Empereur refusait la couronne, qu'il y avait un testament qui la plaçait sur la tête du grand-duc Nicolas; l'agitation devint extrême, et l'espoir d'un succès vint de nouveau luire à nos yeux.

Je ne rendrai pas compte de nos conférences quotidiennes, de l'activité de Ryléef qui, quoique souffrant d'une esquinancie, employa toute son énergie à profiter du changement de règne pour amener un changement de régime. Les actes de la société, ceux de chacun de ses membres ont été insérés dans le rapport de la commission et dans la sentence de la Haute-Cour criminelle. Il est impossible de réfuter des faits, mais en conscience, je puis et dois rappeler que, dans le délire de la fièvre, le malade dit des choses dont il ne se souvient plus. Tel fut notre cas. Tout ce

qui fut prononcé dans ces moments de surexcitation ne peut pas, ne doit pas être considéré comme la vérité. Mais la Haute-Cour né pouvait pas être un témoin secret de nos conférences, elle ne pouvait pas approfondir l'état moral de chacun de nous. Elle basa sa condamnation sur le fait, et le fait était incontestable. Tirons le voile sur ce qui est passé!

Le 14 décembre, j'étais de bonne heure chez Ryléef; il était depuis longtemps sur pied. Après m'être entendu avec lui, je rentrai chez moi pour affaires de service. Lorsque j'arrivai sur la place du Sénat avec le régiment de Moscou, j'y trouvai déjà Ryléef. Il avait une giberne en bandoulière et s'apprêtait à entrer dans le rang des soldats, mais il fut obligé d'aller accélérer la venue des grenadiers de la garde, et de ce moment je ne le revis plus. J'ai éprouvé bien des émotions ce jour-là! bien des souvenirs sont imprimés dans la mémoire de mon cœur en traits ineffaçables! Comme plus d'un autre, je n'avais adhéré qu'avec répugnance aux déterminations qu'avait pris la société. Je ne parlerai pas de la possibilité qu'elles avaient

d'être couronnées de succès: personne de nous n'y comptait. Chacun espérait peut-être quelques circonstances favorables, quelque secours inattendu, ce qu'on appelle une étoile heureuse, mais, quelque probable que fût la défaite, chacun sentait qu'il était esclave de la parole qu'il avait donnée à la Société, qu'il était tenu de l'aider et, sous l'impression de la nécessité fatale d'agir, personne ne faiblit à son poste. Ce que chacun fit, on le sait.

Le 15 décembre, j'étais déjà dans la forteresse. Après une accablante journée, je me trouvais enfin seul, et c'est l'unique soulagement que j'eus dans ce douloureux espace de vingt-quatre heures. Ryléef était aussi dans la forteresse, mais je l'ignorai. Ma cellule était séparée de toutes les autres; on l'appelait la chambre d'officier et elle était sous la garde d'une sentinelle particulière. Ceux qui me servaient comme ceux qui m'inspectaient étaient muets; tout était obscur autour de moi; cependant les questions que me posa la commission me révélèrent que Ryléef partageait mon sort. J'en eus la certitude le 21 janvier par quelques lignes de sa main qui me causèrent une

joie inexprimable. L'âme ardente de Ryléef ne cessait de m'être attachée; cette assurance me consola grandement. Je ne pus lui répondre; je n'avais pas eu la précaution de me munir de plumes et d'encre; il y avait bien du papier dans mon cachot, mais il était numéroté, et ma prison était si nue qu'il n'y avait aucun moyen d'y cacher quelque chose.

Que dirai-je de ces longues journées passées sous les verroux, sous le poids de souvenirs encore palpitants, de passions non encore apaisées, d'interrogatoires où je tremblais qu'un seul mot n'augmentât le malheur de ceux qui m'étaient chers? Tels étaient mes tourments dans la première période de mon emprisonnement. Puis les interrogatoires furent plus rares, je ne fus plus appelé devant la commission, le calme revint par degrés dans mon âme; une lumière nouvelle vint l'éclairer et jeter ses rayons jusque dans ces sombres replis où se cache ce que l'homme a pensé, senti et commis. A quoi comparerai-je cette lumière et comment pourrai-je dignement la louer? Le soleil levant n'en est qu'une pâle image: sortant des profondeurs invisibles du ciel,

il n'éclaire d'abord que le sommet des monts et ne verse dans la vallée que d'imperceptibles rayons; mais bientôt il s'élève, — ses rayons commencent à darder, ils n'embrasent plus seulement la montagne, — les voilà qui inondent déjà et réchauffent la vallée; ses plantes les plus délicates ouvrent alors leurs corolles et aspirent une force vivifiante. C'est ainsi que la lumière de l'Évangile n'illumine d'abord que les traits saillants de notre individualité; mais petit à petit ses rayons percent et ne tardent pas à réchauffer, à vivifier tout ce qui dans notre nature est susceptible d'être frappé par sa lumière, embrasé par ses feux. Sous le charme de ce sentiment nouveau, les jours suivaient d'autres jours, et les semaines d'autres semaines. Vint le printemps, puis le commencement de l'été; on permit alors aux prisonniers de respirer l'air dans un petit jardin disposé au fond du ravelin où j'étais. Chacun avait son heure fixe pour sa promenade; mais, comme nous étions nombreux, le tour de chacun ne venait pas quotidiennement.

Un jour, notre bon gardien apporta deux feuilles d'érable et les déposa dans un coin

de la chambre que l'œil de la sentinelle ne pouvait atteindre. Il sortit; je me hâtai d'aller ramasser ces feuilles et j'y déchiffrai:

„J'étouffe ici comme sur une terre étrangère. — Quand me dépouillerai-je de cette vie? — Qui est-ce qui me donner a des ailes comme celles de la colombe pour m'envoler et me reposer? — L'univers n'est pour moi qu'un sépulcre fétide; mon âme s'échappe de son enveloppe. — O Créateur! tu es mon refuge et ma force! — Prête l'oreille à mes gémissements, ne dédaigne pas ma prière, compatis à mon impuissance, sauve mes amis, et, quant à moi, oublie seulement mes péchés et brise mon corps!“

Quiconque a éprouvé la joie du retour chez soi après une longue absence peut seul deviner l'émotion que me causèrent ces lignes de Ryléef. Ce que je pensai, ce que j'éprouvai, Ryléef le pensait, le ressentait également; son malaise était le mien; je partageais ses dégoûts et mon âme poussait des gémissements identiques à ceux qui sortaient de la sienne. Vers qui pouvais-je me tourner dans ma douleur, si ce n'est vers Celui qui attirait déjà de-

puis longtemps tous les sentiments les plus intimes de mon âme? Je me mis donc à prier. — Qui est-ce qui expliquera le mystère de la prière? Si l'on peut assimiler le visible à l'invisible, je dirai: la petite fleur qui ouvre sa corolle aux rayons du soleil exhale aussitôt un parfum qui ravit ceux qui l'approchent. Mais ce parfum que répand la fleur appartient moins à elle qu'au rayon qui le lui a communiqué. Et, s'il est le fait du rayon, ne l'est-il pas encore davantage de Celui de qui descend toute lumière? Il en est de même de la prière. Quand la force de l'amour éternel effleure notre âme, elle la provoque à la prière, parfum qui s'élève naturellement vers Celui dont elle procède. Longue fut ma prière; — lorsque je l'eus fini, je tâchai de profiter d'une grosse aiguille et de quelques bouts de papier gris pour répondre à Ryléef. J'employai deux jours à lui tracer, dans le creux de ma main, quelques lignes; je les confiai à notre compatissant geôlier, qui ne tarda pas à me rapporter le billet suivant:

„Cher ami, quel inappréciable cadeau tu m'as envoyé! Ce cadeau, c'est le Sauveur

lui-même, que mon âme confesse depuis longtemps, qui a voulu me le faire parvenir par le plus tendre de mes amis. Je l'ai prié hier avec larmes. Dans cette prière et ces larmes, combien il y avait de gratitude, de fermes propos, de regrets, de voeux ardents pour mes amis, pour mes ennemis, pour ma femme, pour ma pauvre petite fille, pour l'univers entier! Mais y a-t-il longtemps que tu as ces sentiments? sont-ils bien à toi? Si cette source de vie découle de ton âme, vivifies-en plus fréquemment ton ami. Oublie mes divagations sur la dualité de l'âme et sur la matière."

Grande fut ma joie à la réception de ces lignes touchantes! elle fut complète lorsque je reçus encore celles-ci, tracées, comme les précédentes, sur des feuilles d'érable:

„O aimable ami, que ta voix est sonore, consolante et douce: Elle a calmé mon âme et remis de l'ordre dans mes pensées troublées. Oui, au Sauveur, vérité suprême, nous devons entièrement soumettre, du fond de nôtre âme, et la chair et l'esprit. Pour un mortel, ce combat est terrible, mais il conduit à l'immortalité, et c'est la sainte vérité elle-même qui nous

l'assure. Heureux celui que notre Père aura choisi, qui ici-bas aura été l'apôtre de la vérité! La couronne, la béatitude l'attend; il sera héritier du royaume céleste.

Heureux celui qui sait que Dieu est Un. Heureux celui qui comprime sa chair et boit courageusement à la coupe du Christ!

C'est là le vrai sage: fidèle à sa vocation, il préfère la ciel à la terre, et, comme à Pierre, le Christ lui fera traverser les plus violentes tempêtes. Avec une âme pure et un coeur droit il combattra jusqu'à son dernier souffle et, comme à Moïse sur le mont Nébo, il lui sera donné d'apercevoir la terre promise!"*)

Ce fut le chant du cigne de Ryléef. Depuis lors il se tut, et je n'aperçus plus de feuilles d'érable dans le cher petit coin de mon cachot.

Sur ces entrefaites, la Haute-Cour acheva sa besogne. On vint nous chercher pour nous montrer nos déclarations. Je ne me doutais pas ce que cela voulait dire; j'igno-

---

*) Ces billets du poëte, à la veille de sa fin, sont en vers dans l'original.

rais que, sans procéder à une enquête, la Haute-Cour avait déjà décidé notre sort; je vis mes déclarations et ne fis aucune difficulté de les confirmer. Le 9 juillet, on nous rassembla dans la maison du commandant. Nous fûmes bien joyeux de rencontrer des amis que nous n'avions pas vus depuis longtemps. C'est en vain, toutefois, que je cherchais au milieu d'eux Ryléef et quatre autres. Je pressentis qu'ils avaient été choisis pour subir une peine exemplaire. On nous introduisit daus une salle; des personnages connus et inconnus y étaient assis en uniformes de parade et nous dévisageaient silencieusemont. Le Procureur lut à haute voix la sentence qui frappait chacun de nous. Cette lecture ne me causa aucune émotion. Dans de pareils moments, on n'a pas le temps de réfléchir, et nous ne pouvions d'ailleurs nous rendre un compte exact de l'avenir qui se déroulait devant nous. La séance terminée, on nous conduisit dans une nouvelle prison: après avoir parcouru un long et large corridor, on m'indiqua une porte, j'entrai dans une petite chambre qui n'était séparée d'une autre que par une faible cloison; privé depuis

six mois de voisin, je fus tout surpris d'en avoir un. Le lendemain, dans la soirée, vint me visiter l'archiprêtre de la cathédrale de Kazan, Pierre Mislovsky, qui n'avait pas cessé, dès la première heure de notre réclusion, de remplir dignement à notre égard les devoirs de son saint ministère. Il entra chez chacun de nous pour nous aider à supporter l'exécution de notre sentence. Connaissant sa réserve dans tout ce qui ne touchait pas à ses fonctions, je n'osai l'interroger sur les *cinq* qu'on avait écartés; cependant, au moment où il allait me quitter, je ne pus résister à le questionner sur ce sujet. Quand le bon prêtre ne pouvait répondre franchement, il avait coutume d'user d'allégorie. Il me dit donc seulement: *Confirmation, décoration.* Je devinai qu'il n'y aurait d'un supplice que les apparences; Mislovsky en avait la conviction et l'espoir: cet espoir, hélas! ne devait pas se réaliser.

Voici la dernière lettre de Ryléef à sa femme:

„Dieu et l'Empereur ont décidé de mon sort. Je dois mourir et mourir d'une mort ignominieuse. Cette lettre, ma chère amie, te

sera remise par mon confesseur. Il m'a promis de prier pour le repos de mon âme. Offre lui une de mes tabatières d'or en témoignage de ma reconnaissance, ou pour mieux dire en souvenir, car Dieu seul peut récompenser tout le bien que m'ont apporté ses entretiens. Ne reste pas ici longtemps, termine promptement tes affaires, rejoins ta vénérable mère et prie-la de me pardonner; demande-le également à tout le monde. Salue de ma part K. I. et ses enfants, dis-lui qu'elle ne m'impute pas le sort de M. B.; ce n'est pas moi qui l'ai entraîné dans un malheur commun; il le certifiera lui-même.

„Je voulais solliciter une entrevue avec toi, mais j'y renonce, craignant de n'avoir pas assez de force pour la supporter. Je prie Dieu pour toi, pour ma petite Anastasie, pour ma soeur. Je passerai toute cette nuit en prières; à l'aurore, le prêtre m'apportera la sainte communion. Je bénis mentalement Anastasie avec l'image du Sauveur; je vous mets tous sous la sainte protection du Dieu vivant. Je te recommande pardessus tout de t'occuper de l'éducation de notre enfant; je voudrais qu'elle ne te quittât pas.

Applique-toi à lui infuser ta piété, et elle sera heureuse, quelles que soient les épreuves qui l'attendent, et, lorsqu'elle aura un époux, elle le rendra heureux comme tu m'as rendu heureux durant huit ans, chère, bonne, inappréciable amie. Comment puis-je te remercier en paroles? Elles sont impuissantes à exprimer mes sentiments! Dieu te récompensera pour tout! Mille remerciements profonds et affectueux au respectable P. V. Adieu; on m'ordonne de m'habiller. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse!

„Ton sincère ami,

„Konrad Ryléef."

A minuit, le prêtre entra avec la sainte Eucharistie chez Ryléef, puis chez Mouravief, puis chez Kakhovsky, puis chez Bestoujef, tandis qu'un pasteur protestant cherchait à donner des forces à Pestel.

Je ne dormis pas; on nous ordonna de nous habiller; j'entendis des pas, des chuchottements, mais je ne saisissais pas leur signification. Quelque temps s'étant écoulé, un bruit de chaines me fit frissonner. Au côté opposé du corridor, une porte s'ouvrit, les chaînes resonnèrent sur les dalles, la

voix de mon fidèle ami parvint jusqu'a moi; — il disait: *Adieu, adieu, frères!* et tout rentra dans le silence. Je m'élançai à ma lucarne, — le jour commençait à poindre: j'aperçus une escouade de grenadiers de Pavlovski, commandée par un officier de ma connaissance, Pilman; je les vis tout *les cinq* entourés par des soldats, baïonnettes aux fusils. On donna un signal, ils s'éloignèrent. On vint alors nous chercher, et on nous conduisit aussi, sous l'escorte de grenadiers, sur l'esplanade devant la forteresse. Tous les régiments de la garde étaient là, l'arme au bras. De loin je vis cinq potences et cinq hommes s'avancer lentement vers elles. Les mots: *confirmation, décoration* me bourdonnaient dans les oreilles; je n'avais pas encore perdu toute espérance. Notre affaire fut bientôt faite: on brisa nos épées, on nous dépouilla de nos uniformes et on les jeta au feu. Revêtus ensuite d'une houppelande, nous revînmes par le même chemin dans la même prison.

Cependant les victimes étaient prêtes; le prêtre était auprès d'elles. Il s'approcha de Ryléef et lui dit un mot de consolation.

Ryléef lui prit la main et, l'approchant de son coeur, lui répondit: „Sentez, mon père, il ne bat pas plus qu'à l'ordinaire.“ Puis, tous les cinq furent hissés en même temps dans les airs......

C'est ainsi que finirent ces cinq victimes choisies parmi nous pour expier une faute commune; elles tombèrent à terre comme s'affaissent les grappes de raisins qui ont atteint la maturité. Ce n'est pourtant pas la terre qui les reçut, mais le Père céleste, qui les jugea, sans doute, dignes de sa demeure. Purifiés par des douleurs morales et matérielles, ils entrèrent dans l'éternité, et, en recevant la mort, ils reçurent en même temps une couronne de martyre, que nul désormais ne saurait leur enlever.

Gloire à Dieu!

Le 21 juillet 1826, vers le soir, on m'apporta dans mon cachot une veste grise et un pantalon de drap de soldat de la plus grossière qualité, et on nous avertit que nous ayons à nous apprêter à partir. La veille, j'avais vu mes frères cadets, qui étaient au corps des pages, et je les avais priés de me procurer du linge et quelques hardes. Ils s'étaient empressés de m'obliger

et m'avaient envoyé une malle contenant une redingote et des chemises. Surpris du nouveau costume dont on me gratifiait, je demandai au major de service si j'étais tenu de m'en affubler. Il me répondit que c'était laissé à mon choix. Je réfléchis que, n'ayant pas un sou vaillant, il était prudent de ménager l'unique redingote en ma possession, et j'endossai gaiement la veste de forçat, peu attrayante à la vue, mais fort large et au demeurant fort commode. Minuit avait à peine sonné lorsqu'on me conduisit à la maison du commandant; j'y trouvai Alexandre Iakoubovitch, costumé comme moi; puis vinrent Artamon Mouravief, ex-colonel des housards d'Akhtir, et Basile Davidof, officier en retraite des housards de la garde. Mouravief avait été élégamment pourvu, par son estimable femme, d'un long pardessus. Pour Davidof c'était la première fois que je le voyais; il était grand, assez gros; il avait des yeux très brillants et expressifs; son sourire sarcastique laissait deviner la direction de son esprit en même temps qu'une bonhomie qui lui attirait la sympathie de ceux qui le connaissaient; il portait un frac évidemment sorti des ateliers

du premier tailleur de la capitale et toute sa toilette était à l'avenant Nous nous serrâmes mutuellement la main en silence; Iakoubovitch ne put cependant s'empêcher de pousser une exclamation en voyant ma longue barbe et mon étrange accoutrement. — „Ma foi, Obolenski, dit-il en m'approchant d'une glace, si je ressemble à Stenko Razin*), tu dois certainement ressembler à Caïn. — Bientôt la porte s'ouvrit et le commandant de la forteresse, le général Soukine, dit à haute voix: „Par ordre impérial, vous allez être expédiés en Sibérie *les fers aux pieds*.“ Après avoir entendu cet ordre, je lui déclarai que n'ayant pas un kopek, je le priais de vouloir bien me faire au moins restituer une montre d'une assez grande valeur qu'on m'avait enlevée en m'enfermant dans la forteresse. Le général ordonna immédiatement à un officier d'aller la chercher. On me l'apporta en même temps que de nouvelles chaînes; on les riva à nos pieds, on nous livra ensuite au feldjaeger Siédof, assisté de quatre gen-

*) Chef d'une révolte de Cosaques au dix-septième siècle.

darmes, et nous sortîmes pour entreprendre le lointain voyage. En m'escortant, un certain major Podouchkin se pencha vers moi et me serra la main en cachette; en répondant à cette marque de sympathie, je l'entendis me chuchoter: „Prenez, c'est de la part de votre frère,“ — et je sentis qu'il glissait de l'argent dans ma main; je serrai la sienne sans oser rien dire, et remerciai intérieurement Dieu de ce secours inespéré. Devant le perron, quatre troïkas*) nous attendaient; on me jeta sur l'une d'elles; j'avoue que mon âme était alors sous le poids d'une angoisse insurmontable. Tout à coup, je vis sauter sur ma téléga Kozlof, aide-de-camp du ministre de la guerre Tatichtchef, délégué par lui pour assister à notre départ; je le connaissais très peu. Il m'étreignit dans ses bras comme si j'étais son propre frère, et les larmes, qui coulaient par torrents de ses yeux, attestaient la profonde émotion dont il était saisi: ce fut un grand adoucissement pour moi que de rencontrer cette sympathie dans un homme que je ne

*) Attelage à trois chevaux, habituel aux feldjaegers ou courriers russes portant les ordres de l'empereur d'un bout de l'empire à l'autre.

connaissais à peine Il faisait à peine jour quand les troïkas nous firent traverser Pétersbourg au triple galop; nous en sortîmes par la barrière de Schlusselbourg. Au premier relai, la femme d'Artamon Mouravief l'attendait, afin de l'embrasser une dernière fois. On lui accorda une petite heure; puis on attela des chevaux frais, et bientôt nous passâmes devant Novia Ladoga sans y entrer, et allâmes avec la rapidité de l'éclair toujours en avant. Les impressions de ce voyage se sont entièrement effacées dans ma mémoire: notre marche si précipitée, ses incommodités et la nouveauté de la situation détournaient l'attention des objets extérieurs. Nous nous arrêtions dans des auberges; Mouravief était le caissier commun, et faisait les choses largement: on ne laissait personne nous approcher; notre consolation consistait à causer entre nous. Ce dont je me souviens le mieux, c'est notre passage par Nijni, qui s'effectua au moment de l'ouverture de la foire: des milliers d'individus se pressaient sur la place lorsque nous la traversâmes au pas; ils dévoraient des yeux nos chars avec ses gendarmes et notre accoutrement

avec ses joyaux aux pieds. J'achetai à Nijni un manteau et quelques effets indispensables, de sorte que des 150 roubles que m'avait remis Podouchkin, il ne me restait plus grand chose; nous continuâmes notre route vers la Sibérie sans davantage nous arrêter et à la fin d'août nous atteignîmes Irkoutsk.

Le général gouverneur de cette ville, Lavinski, était absent; nous fûmes reçus par son remplaçant, le conseiller d'Etat Girlof. Il nous accueillit avec bonté, exprima à chacun de nous l'intérêt qu'il prenait à notre situation, puis sortit de la salle avec les autres employés, y laissant seulement un tchinovnik, qui nous était alors parfaitement inconnu et que nous apprîmes depuis s'appeler Vakhrouchef. Durant notre colloque avec le gouverneur, il nous considérait avec une visible sympathie; dès que ses supérieurs se furent retirés, il s'approcha de moi, les larmes aux yeux, et, glissant dans ma main 25 roubles, il me dit d'une voix étouffée par l'émotion: „Ne me refusez pas; au nom de Dieu, acceptez.“ Je ne savais que faire: je lui répondis à demi-voix: „Ne vous inquiétez pas, j'ai de l'argent et n'ai besoin de rien.“ Mais lui,

sans faire attention à ce que je disais, me répétait: „Au nom de Dieu, acceptez.“ Entrer en discussion était impossible: les témoins, la crainte qu'on ne découvrît la petite somme que je possédais encore, m'obligèrent de prendre les 25 roubles. Je serrai la main du donateur et lui dis à l'oreille: „Jamais je ne vous oublierai!“ Celui-ci, me quittant alors, agit de même à l'égard de chacun de mes camarades, en reçut la méme réponse, mais, insistant, les força comme moi d'accepter.

Jusqu'à ce qu'il fut avisé sur notre sort, on nous logea chez le commissaire de police Zatoplef; le maître de police d'Irkoutsk était alors André Ivanovitch Pirojkof, et le maire Ephim Andrévitch Kouznetzof, célèbre nonseulement par ses mines d'or mais davantage encore par sa bienfaisance. Tous nous témoignèrent le plus vif intérêt et s'appliquèrent à nous distraire de toute façon pendant notre court séjour chez le sieur Zatopleff, qui, à l'instar de son chef, ne blessa par aucune parole ni aucun acte le sentiment, dont nous étions quelque peu jaloux, de notre dignité individuelle. Mais nous ne jouîmes pas longtemps de cette

cordiale hospitalité. Iakoubovitch et moi fûmes dirigés sur les salines d'Ousolié, à soixante verstes d'Irkoutsk; Mouravief et Davidof sur la distillerie d'Alexandrovski. Nous nous séparâmes dans l'espoir de nous revoir dans des circonstances plus agréables. Nous arrivâmes avec Iakoubovitch à notre nouvelle résidence le 30 août. Après notre départ arrivèrent à Irkoutsk Troubetzkoi, Volkonski et les deux frères Borisof; les deux premiers furent envoyés à Nikolaévski, les derniers à Alexandrovski.

En arrivant aux salines, on nous conduisit au comptoir du lieu; là on nous dépouilla de tout ce que nous avions d'argent et on nous indiqua pour logement l'izba d'une pauvre veuve dont nous devions partager l'unique chambre. Le directeur des salines, le colonel Krioukof, ne s'y trouvant momentanément pas, rien ne fut décidé à notre égard; on nous laissa libres, tout en nous maintenant sous la surveillance de la police, ce qui consistait à recevoir la visite du maître de police des Salines, le sous-officier cosaque Skouratof, unique personnage avec lequel nous avions des relations officielles. Avec la colonie locale

nos rapports se bornaient à l'achat de provisions et à la rémunération des services que nous en recevions. La mystérieuse surveillance de la police planait, toutefois, constamment sur nous: souvent en causant le soir avec Iakoubovitch nous entendions des pas de loup s'approcher de nos volets fermès et nous apercevions à leurs fentes des yeux qui nous épiaient. Cependant, nonobstant toutes les précautions de la police, nous apprîmes bientôt que la princesse Troubetzkoi *) était arrivée à Irkoutsk: il était impossible de mettre en doute cette nouvelle, car nul ne connaissant à Ousolié l'existence de la princesse, ne pouvait inventer son arrivée. Il n'y avait à peu près que deux semaines que nous étions aux salines. C'est

*) La princesse Catherine Troubetzkoi était fillle d'un émigré français établi en Russie, M. Jean-Etienne Laloubrerie de Laval, ancien officier au régiment de Berchigny, créé comte par lettres-patentes de Louis XVIII en 1815. Lorsque le prince Troubezkoi fut condamné aux galères, elle obtint la *grâce* de l'y rejoindre à condition de renoncer pour toujours au foyer natal. Elle n'avait pas eu d'enfant à Pétersbourg, elle en eut cinq sous une zône où le thermomètre descend annuellement de 36 à 40 degrés. Au bout de quelques années d'exil, la princesse, voyant ses enfants grandir, crut devoir écrire à une personne de sa fa-

à cette même époque que vint enfin le directeur Krioukof, qui devait décider à quel genre de travaux nous devions être soumis, Le lendemain de son arrivée, il nous fit appeler chez lui. La police éloigna toute espèce d'individu de sa demeure et, durant l'entrevue que nous eûmes avec lui, on n'y laissa pénétrer qui que ce fût. Il nous reçut non-seulement gracieusement, mais avec des égards qui nous touchèrent profondément. Après les politesses d'usage, notre hôte bien élevé sut donner à la conversation une tournure toute familière; bientôt sa fille entra dans le salon un plateau

mille pour tâcher qu'on suppliât humblement l'empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre grande ville, afin d'y recevoir une éducation convenable. La supplique fut portée aux pieds du tzar, qui répondit que „des enfants de galériens, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants."

Ce seul fait du supplice de la princesse Troubetzkoi et d'innocents enfants suffit, à nos yeux, pour expliquer les épreuves actuelles de la société russe et l'abaissement du gouvernement qu'elle a eu trop longtemps la honte de subir. Longtemps et impunément, en peut faire couler des larmes, mais il arrive un jour où une puissance invisible finit par vous en demander compte.

en main, sur lequel nous vîmes du café préparé de ses propres mains. Notre hôte nous présenta à sa fille et nous nous délectâmes avec son excellent café. Plus tard, nous apprîmes que toute la valetaille avait été expulsée de la maison, afin que personne ne pût dénoncer avec quelle aménité nous avait accueillis le directeur des salines. En nous congédiant, le colonel nous déclara qu'il ne nous désignerait une tâche que pour la forme, que nous pouvions être tranquilles et que nous n'avions à redouter aucune vexation. Nous rentrâmes chez nous satisfaits et calmes sur l'avenir qui nous attendait; nous ne l'étions pas auparavant, nous étions troublés par la pensée que nous pourrions être employés aux mêmes travaux que supportaient les galériens ordinaires: j'avais remarqué qu'ils rentraient du travail couverts, de la tête aux pieds, de boue salée, qui séchait et pendait à leurs cheveux, à leur barbe, à leurs vêtements; ils travaillaient sans chemise, et chaque paire d'ouvriers était tenu de tirer de la source saline un chiffre déterminé de baquets. Le lendemain de notre entrevue avec le directeur, le sous-officier

Skouratof nous apporta deux haches appartenant à l'état et nous déclara que nous étions bûcherons, qu'on allait nous assigner le lieu où nous devions fendre tant de bois par jour, selon le règlement commun aux galériens. Ceci nous fut signifié très-haut, — à voix basse on nous prévint que nous n'avions à aller dans la forêt que pour nous promener, et que notre tâche serait faite sans notre concours. Le jour même, on nous désigna le lieu où nous devions fendre du bois, tout près des salines, et nous revînmes à la maison très contents de cette petite promenade.

Cependant la pensée d'entrer en relation avec la princesse Troubetzkoi ne me quittait pas; j'étais convaincu qu'elle m'apporterait quelques nouvelles de mon vieux père; mais comment y parvenir? Ce n'était pas facile avec la vigilante surveillance de la police. M'étant levé de bonne heure le jour fixé pour commencer mon métier de bûcheron, je pris du thé, j'embrassai Iakoubovitch, retenu à la maison par une inflammation aux yeux, je serrai mon manteau avec une ceinture à laquelle je suspendis la hache qui m'avait été confiée et

je me dirigeai vers le lieu qui nous avait été indiqué. Arrivé là, je réfléchis qu'il valait mieux se mettre gaiement au travail que de se morfondre dans l'oisiveté. Sachant, en outre, le danger que courait le colonel Krioukof d'être dénoncé et ne voulant pas qu'il lui advînt malheur pour sa condescendance à notre égard, je pris courageusement ma hache et me mis à attaquer un arbre dans la mesure de mes forces et de mon habileté.

Je me donnai bien du mal pour abattre mon premier arbre; mais après avoir travaillé à la sueur de mon front, je rentrai à la maison le cœur léger, convaincu d'avoir rempli ainsi un devoir de gratitude vis-à-vis de notre indulgent supérieur. En rôdant dans le bois, j'avais aperçu un homme habillé avec une certaine recherche, portant une pelisse garnie de drap, ayant une physionomie remarquable, qui avait mis à me saluer une affectation sympathique qui ne m'avait pas échappée. Le soir, je vis de nouveau cet individu non loin de notre maison, et il me sembla qu'il me faisait des signes mystérieux. Le lendemain, en sortant pour la corvée, je le ren-

contrai encore et crus comprendre qu'il me donnait rendez-vous dans le bois; dans l'ardeur de mon travail je l'avais déjà oublié, lorsqu'il m'apparut se glissant dans les broussailles et me faisant signe de le rejoindre dans un endroit solitaire; je ne réfléchis pas longtemps et me hâtai de l'y rejoindre. Mon inconnu m'aborda avec ces mystérieuses et solennelles paroles: „Nous sommes depuis longtemps prévenus de votre venue ici, elle a été prédite par le prophète Ezéchiel; nous vous attendions; nous sommes ici nombreux; confiez-vous en nous, nous ne vous livrerons pas.“ J'en conclus que j'avais devant moi un sectaire, mais ni le lieu ni le temps ne me permettaient de chercher à lui faire comprendre ses erreurs; la route n'était pas éloignée, j'entendais une téléga s'approcher; ne perdant pas un instant, je lui dis: „Tu te trompes, mon ami, mais si tu veux me rendre un service éminent, je puis t'en fournir immédiatement l'occasion. Veux-tu te charger de faire parvenir une lettre à la princesse Troubetzkoi à Irkoutsk? Je ne pourrai pas récompenser ta peine, — je n'ai pas un kopek. — Soyez tranquille,

me répondit-il sans hésiter, demain, au déclin du jour, je serai en tel endroit; apportez moi votre lettre, elle sera remise à sa destination." Nous nous séparâmes là-dessus; je devinai ensuite que ma connaissance anonyme appartenait à la secte des doukhobortzi.*) Après en avoir conféré avec Iakoubovitch, je me décidai à écrire la lettre et la portai à mon ami, selon nos conventions; il la prit et se mit en route la même nuit pour Irkoutsk. Au bout de

*) Les *doukhobortzi, lutteurs pour* ou *contre l'esprit*, sont les plus étranges sectaires russes. Ils prétendent que Dieu est un esprit, qu'il doit être adoré en esprit et qu'il n'y a pas lieu, par conséquent, de lui élever d'autre temple que celui qu'il a dans notre âme.

Voici quelles sont leurs idées sur les rapports sociaux: „Toutes les distinctions extérieures n'ont aucune valeur et ne signifient rien. Au fond, tous les hommes sont égaux; car ils pêchent tous et sont également soumis à la tentation. On peut employer les services des autres, avoir des domestiques et des serviteurs; mais il ne s'ensuit pas que celui qui s'est mis à notre service soit pour cela même notre esclave ou notre inférieur. Malgré cette soumission volontaire, il n'en reste pas moins notre égal et notre frère." Par analogie avec la famille et l'intérieur domestique, ils étendent les mêmes idées d'égalité et de fraternité sur toute la nation, l'Etat et les autorités, mais,

deux jours, il me rapporta une réponse de la princesse Troubetzkoi; elle renfermait de rassurantes nouvelles de mes parents et me promettait de m'écrire encore avant son départ pour Nikolaévski avec son mari. Cette seconde lettre ne tarda pas à nous parvenir par l'entremise d'Ephim-Kouznetzof; nous y trouvâmes cinq cents roubles que la princesse partageait avec nous. Elle nous proposa en même temps d'écrire à nos parents, pouvant leur transmettre nos missives par le secrétaire de son père, qui l'avait accompagnée jusqu'à Irkoutsk et devait retourner à Pétersbourg. Nous nous empressâmes de profiter de cette occasion, en remerciant du fond du cœur la princesse pour tant de générosité.

La princesse Catherine Troubetzkoi, née

comme de raison, ils ne se sont encore expliqués là-dessus qu'avec circonspection et prudence.

Tout en condamnant très-haut les errements des doukhobortzi, il est impossible de ne pas remarquer qu'elles prouvent combien le peuple russe est doué d'intelligence et de rares qualités, qui n'attendent que leur développement. On peut consulter avec fruit sur ce sujet les excellentes *Etudes sur la Russie* du baron de Haxthausen (t. I, ch. 11), les seules qui jouissent d'un mérite incontestable et incontesté.

comtesse de Laval, était une remarquable individualité. Son père s'était établi chez nous à l'époque de la révolution française; s'étant marié à Mlle Kozitzkoi, il acquit, avec sa main, une fortune considérable, qui donna à sa maison cet éclat qui ne sert seulement que d'ornement et ne fait que rehausser les manières distinguées et le bon ton. Elevée au milieu du faste, Catherine Ivanovna fut, dès son enfance, l'objet des soins de son père, qui en raffolait, comme de ceux de sa mère et de ses autres parents. En 1820 elle se trouvait à Paris avec sa mère lorsque le prince Serge Troubetzkoi vint y amener une de ses cousines malade, la princesse Kourakin. Ayant été présenté à la comtesse de Laval, le jeune prince fut facilement séduit par les grâces de sa fille, proposa à celle-ci sa main et son cœur, et c'est ainsi qui se forma cette union que l'énergie de Catherine Ivanovna rendit célèbre et qui, nonobstant toutes les épreuves qu'elle subit, fut heureuse de ce bonheur qu'aucun événement de ce monde ne saurait altérer, parce qu'il n'est pas fondé sur eux. Ma situation dans la société m'avait mis en rapports intimes avec

le prince Serge; c'est en 1821 que je vis pour la première fois sa femme; tout d'abord, elle conquit mon estime, et ce sentiment, loin de diminuer, ne fit que s'accroître en vieillissant et n'est pas encore amorti au fond de mon âme, aujourd'hui qu'elle n'est plus parmi nous, qu'elle est montée recevoir sa récompense de l'unique et infaillible appréciateur de nos actes. L'événement du 14 décembre, l'exil en Sibérie du prince Serge, ne firent que mettre en lumière les qualités dont était douée Catherine Ivanovna; ils ne lui fournirent que l'occasion de les appliquer héroïquement dans l'accomplissement du devoir conjugal. Elle demanda comme une faveur extraordinaire de suivre son mari et de partager son sort. Cette *faveur* lui ayant été gracieusement accordée par S. M. l'Empereur, elle entreprit incontinent, malgré l'opposition de sa mère, le lointain voyage en compagnie du secrétaire du comte de Laval, un Français nommé M. Vaucher. Cent et quelques verstes avant Krasnoiarsk, sa voiture se brisa; la raccommoder était impossible; la princesse ne réfléchit pas longtemps, elle se jêta dans une charrette et atteignit dans

cet équipage Krasnoiarsk, d'où elle envoya un tarenta à son compagnon de route, qui ne pouvait pas endurer le mode de locomotion qui n'avait pas effrayé la femme délicate et s'était arrêté au relai. S'étant enfin réunie à son mari à Nikolaevski, elle ne l'abandonna plus depuis lors, et fut, durant notre vie commune de galériens, notre véritable ange gardien à tous. Il est difficile de se faire une idée exacte de ce qu'étaient pour nous ces dames qui avaient suivi leurs maris; c'étaient réellement des sœurs de charité; elles nous soignaient comme si nous étions leurs proches parents; leur présence soutenait notre courage, et la langue humaine est impuissante à exprimer les consolations dont nous leur fûmes redevables. La conduite de la princesse Troubetzkoi fut imitée par la princesse Marie Volkonski, fille du général Raévski, qui s'était illustré dans nos guerres patriotiques; mais elle n'était pas encore à Irkoutsk à l'époque dont je parle, et il me faut reprendre le fil de mon récit.

Nos journées s'écoulaient uniformément: chaque matin, nous allions avec Iakoubovitch à notre tâche; je finis par devenir

si expert dans le métier de bûcheron que je réussis à fendre un quart de sagène de bois par jour; à trois heures nous rentrions à la maison, — notre dîner était suffisant sinon recherché, — et la soirée se passait à causer ou à jouer aux échecs. En comparaison de ce que j'attendais, nous étions si tranquilles que je ne croyais pas que notre situation pût être améliorée; mon camarade était, au contraire, fermement convaincu que le couronnement, fixé pour le 22 août, nous vaudrait notre retour. Chacun de nous défendait son opinion; nos conversations étaient animées par les anecdotes du Caucase de mon camarade, par le souvenir du passé; nos journées s'écoulaient ainsi paisiblement lorsque, le 5 octobre, Skouratof vint interrompre une partie d'échecs en nous prévenant que nous nous apprêtions à nous remettre en route, que l'ordre venait d'arriver de nous transporter à Irkoutsk. La première pensée de Iakoubovitch fut qu'un feldjaeger avait apporté à Irkoutsk un manifeste et qu'on nous y appelait pour nous faire part de la clémence impériale. Je me tus, mais je pressentais autre chose et me mis en devoir de combler

ma malle le plus possible. Iakoubovitch ne voulut rien emporter avec lui, persuadé qu'il pourrait revenir librement à Ousolié reprendre ce qui lui conviendrait et qu'il n'avait pas besoin pour le moment de s'embarrasser d'objets inutiles. Je fis en silence mon affaire: je ficelai nos malles, mais je ne pus décider mon camarade à redemander 25 roubles à notre maîtresse de logis, qui lui avaient été avancés pour les dépenses de notre petit ménage; trois troïkas vinrent nous prendre; sur les deux premières chacun de nous s'assit entre deux Cosaques; la troisième était dévolue au sous-officier Skouratof. Je fis remarquer à Iakoubovitch notre escorte, mais lui, toujours confiant, me cria: „Tu croiras quand tu auras entendu," et s'élança dans la première troïka. Avant Irkoutsk, il y avait une rivière a traverser; Iakoubouvitch, qui la passa le premier, me fit de l'autre rive des signes avec un mouchoir blanc. C'était le 6 Octobre et le jour commençait à poindre. Nous entrâmes en ville; Iakoubovitch ne cessait pas d'agiter son mouchoir. Cependant nous continuions à marcher, nous traversâmes toute la ville

sans un seul point d'arrêt; le mouchoir blanc ne se déployait plus! Enfin, nous sortîmes de la ville et, après avoir fait encore quatre verstes, nous vîmes un édifice entouré de troupes: il y avait des Cosaques, de l'infanterie, des sentinelles à distance; c'était une caserne cosaque. Nous entrâmes dans la cour; Iakoubovitch descendit de sa téléga; Pirojkof vint à sa rencontre. Reprenant sa bonne humeur, notre Caucasien lui dit: „Eh bien! André Ivanovitch, vous avez ici de l'infanterie et de la cavalerie; où est donc votre artillerie?“ Le maître de police ne put s'empêcher de sourire, mais nous tendit la main sans mot dire et nous conduisit au premier étage, où nous retrouvâmes les princes Troubetzkoi et Volkonski; ce n'est que là que nous apprîmes le but réel de notre pérégrination, *on nous expédiait aux mines de Nerchintsk!* On nous régala avec du thé pendant que de nouvelles troïkas étaient attelées pour nous emmener plus loin. Je les regardais par la fenêtre, lorsque je vis une dame entrer dans la cour, sauter de son drochki et demander quelque chose aux Cosaques. Troubetzkoi m'avait dit que sa femme était à Irkoutsk;

je devinai que cette dame inconnue venait de sa part; je descendis en toute hâte et m'approchai d'elle: c'était la princesse Tchakhovskoi, arrivée avec sa sœur, la femme d'Alexandre Mouravief, exilé dans la ville de Verkhné-Oudinsk. Son premier mot fut: „Le prince Troubetzkoi est-il ici?“ A ma réponse affirmative, elle me dit: „Sa femme me suit; elle veut absolument voir son mari avant qu'il ne parte; prévenez-le.“ Mais les autorités ne consentaient pas à cette entrevue et nous pressaient de partir; nous lambinâmes autant que nous pûmes; finalement nous fûmes obligés de nous caser dans les chariots destinés à notre transport. Nous avions déjà démaré lorsque je vis la princesse, qui étant arrivée sur un izvochtchik, avait mis pied à terre et rappelait son époux; en un clin d'œil, Serge Pétrovitch s'élança du fond de son équipage dans les bras de sa femme; longue fut cette étreinte, inondée de larmes! Le maître de police s'agitait autour des deux époux, les engageait à se séparer; mais ceux-ci ne l'entendaient même pas. Ses paroles frappaient bien leurs oreilles, mais n'avaient aucune signification pour eux. Enfin le

dernier adieu fut prononcé, et les troïkas reprirent leur marche en doublant de vitesse. La princesse Troubetzkoi demeurait dans l'ignorance du sort de son mari. Personne ne voulait lui révéler notre véritable destination. Dans cette situation et toujours fermement résolue à suivre son mari et à partager son sort, quelque terrible qu'il pût être, la princesse s'adressa aux autorités, afin qu'il lui fût permis de rejoindre son mari. Longtemps on la fit languir avec des réponses évasives; pendant ce temps arriva à Irkoutsk la princesse Marie Volkonski: toutes deux se coalisèrent dans la même pensée et agirent avec une égale énergie, ne se laissant rebuter ni par des menaces ni par des cajoleries. On finit par leur communiquer le règlement des femmes de galériens et les conditions auxquelles elles sont tenues pour pouvoir habiter avec leurs maris. Elles doivent, en premier lieu, renoncer à tous les droits qu'ils tiennent de leur naissance et à tous les privilèges qui appartiennent à la classe de la société dont elles font partie. En second lieu, elles ne peuvent ni recevoir, ni envoyer des lettres et de l'argent que

par les mains des autorités. Elles ne voient, en outre, leurs maris qu'autant et seulement dans les lieux que jugent convenables ces mêmes autorités. De vive voix, on ajouta aux nobles femmes que l'administration locale était en droit d'exiger d'elles les services les plus subalternes, tels que le lavage des planchers et autres servitudes de ce genre.

Après avoir pris connaissance de ces lois, les deux princesses n'hésitèrent pas un instant à signer qu'elles s'y soumettaient, et de cette façon les autorités, forcées dans leurs derniers retranchements, furent obligées de consentir à ce qu'elles allassent rejoindre leurs maris aux mines de Nerchintsk.

Pendant que ces négociations se poursuivaient si laborieusement, nous avions déjà depuis longtemps passé le lac Baïkal sur un petit bâtiment à deux mâts baptisé *l'Iermak*. Sur le bord du lac, nous avions été rejoints par nos autres caamrades: Mouravief, Davidof et les frères Borisof. A partir du monastère de Pisolski, notre convoi se composait ainsi de huit troïkas, et était surveillé par deux officiers cosaques: l'un était l'enseigne Tchaousof, fils

de l'attaman du régiment d'Irkoutsk; l'autre se nommait Tchérépanof; tous deux étaient de braves gens, nullement tracassiers, qui se contentaient d'accomplir leur consigne, et étaient sûrs que nous ne les compromettrions par aucune imprudence. Les Cosaques qui nous escortaient étaient, comme tous bons Russes, disposés à nous rendre toute espèce de service. De mes souvenirs de voyage notre arrivée à la rivière qui est au delà de Verkhné Oudinsk est restée surtout gravée dans ma mémoire. Il fallait la traverser en bac; comme il était très-tard, nous fûmes obligés d'attendre le jour. On alluma un samovar, et nous nous mîmes à boire du thé: un jeune paysan, élégamment vêtu, entra tout-à-coup dans l'izba et nous dit dans le meilleur russe: „Mon grand-père vous prie d'accepter ce cadeau de bienvenue,“ en nous présentant une corbeille remplie de petits pains blancs et de biscuits de différentes espèces; le tout était si propre, si appétissant, que nous n'en revenions pas de rencontrer cette recherche dans une contrée aussi éloignée. En remerciant le jeune homme, nous le priâmes d'être notre interprète auprès de

son respectable aïeul et de l'engager à venir nous voir, si cela ne le fatiguait pas trop. Au bout d'une heure le vieillard vint, et nous causâmes aussi longuement qu'agréablement avec lui; il se vantait d'être un véritable Sibérien, c'est-à-dire de descendre des premiers colons de ce pays; l'agriculture, la chasse des bêtes fauves lui avaient procuré le bien-être dont il jouissait actuellement. Ayant pris congé de lui, nous discourûmes encore longtemps entre nous sur le bon vieillard et le pays qu'il nous avait décrit avec tant d'amour. A cette première impression en succéda une autre non moins douce, quoique d'un autre genre: c'est une étape que nous fîmes au bourg de Biankane où nous donna l'hospitalité le marchand Kondinski; son dîner et sa réception furent splendides. Il nous témoigna une cordialité sans pareille; il aurait voulu nous offrir un bain, mais nous ne pûmes pas prolonger notre séjour chez lui, craignant de compromettre les officiers, et nous poursuivîmes notre route non sans avoir bien remercié le généreux maître de maison. En traversant les villages qui dépendaient des mines de Nerchintsk, je fus

frappé de voir des enfants de différents âges blottis, au milieu du jour, près des izbas, sans aucun vêtement, tels qu'ils étaient sortis du sein de leurs mères, et se réchauffant ainsi au soleil, tandis que le froid s'y élevait déjà dans cette saison de l'année jusqu'à 10 degrés.

Le spectacle d'une pareille misère me fit comprendre la situation des paysans attachés aux mines. Bientôt nous atteignîmes le lieu de notre destination, la mine de Blagodatski; nos troïkas s'arrêtèrent devant une caserne désignée pour nous servir de demeure. C'était un édifice de sept sagènes de long sur cinq de largeur; il se composait de deux compartiments: le premier devait servir aux soldats qui nous gardaient et le second à notre usage; ce dernier était chauffé par un immense poële russe; en y entrant on trouvait à droite trois petits cabinets séparés entre eux par des planches, et une troisième chambre à gauche, évidemment confectionnée à la hâte. Deux marches menaient à ces trois cabinets, qui avaient chacun une porte; les deux premiers avaient à peu près trois archines de longueur sur deux de largeur; mais le troisié-

me avait quatre archines de largeur. Nous ne mîmes pas longtemps à nous y caser. Davidof et Iakoubovitch s'adjugèrent chacun un cabinet; Troubetzkoi, Volkonski et moi, nous nous établîmes ensemble dans le troisième, qui était un plus plus grand. Troubetzkoi plaça son lit en long; la moitié du mien, plus bas, allait sous le sien, et Volkonski s'installa près du mur opposé. Mouravief et les deux Borisof se casèrent de la même manière dans le cabinet restant. Notre garde consistait en un sous-officier des mines et trois soldats qui ne nous perdirent pas de vue durant tout notre séjour à Blagodatski. Ces sentinelles nous préparaient notre nourriture, nous allumaient notre samovar, nous servaient, et, bientôt, s'étant attachés à nous, nous furent d'un secours extrême. Nous fûmes enregistrés à notre arrivée par l'intendant des mines, officier dont j'ai oublié le nom de famille.

Trois jours de répit nous furent accordés: on nous enleva tout ce que nous avions d'argent; on nous en laissa quelque peu pour l'acquisition de nos provisions de bouche, mais avec l'obligation d'en rendre compte. Au bout de ces trois jours, le

directeur des mines de Nertchinsk, Timothée Stépanovitch Bournachef, vint nous inspecter; suffisamment grossier en paroles, il laissa toutefois percer dans ses ordres l'intention d'adoucir notre situation et de ne pas la rendre inutilement plus difficile à endurer. Il fallut bientôt se mettre à l'ouvrage; on nous avertit un jour que nous avions à nous y préparer, et le lendemain, à cinq heures du matin, un mineur vint à notre caserne avec les ouvriers qui nous étaient donnés pour camarades. On commença par faire l'appel; — Troubetzkoi et Ephim Vasilief? cria notre chef, — et ceux ci ayant répondu: Présents! — s'en allèrent ensemble. Puis il dit: Obolenski avec Nicolas Bielof? — et nous formâmes la seconde paire. A chacune on distribuait une chandelle; on me donna une pioche, à mon compagnon un marteau, et nous descendîmes dans les mines. Notre tâche n'était pas trop pénible: généralement il fait assez chaud sous terre; quand le froid me saisissait, je prenais la pioche et me réchauffait promptement. A onze heures, la cloche annonçait la fin des travaux, nous rentrions à la caserne et nous nous occupions

alors de notre dîner. Expert en cuisine militaire, Iakoubovitch avait été élu notre maître d'hôtel. Nous jouissions d'une liberté complète dans l'intérieur de notre caserne; les portes étaient ouvertes et nous prenions nos repas ensemble.

Cette vie commune était pour nous une grande consolation; le même cercle dans lequel nous échangions naguère nos pensées et nos émotions était transporté des palais de Pétersbourg dans notre misérable caserne; nous nous attachâmes de plus en plus les uns aux autres, et le malheur commun souda encore davantage les liens de l'amitié qui nous unissait. Une seule chose nous troublait fort dans les premières semaines de notre changement de captivité, c'est l'incertitude dans laquelle nous étions sur les princesses Troubetzkoi et Volkonski; mais cette incertitude cessa bientôt; elles arrivèrent toutes deux et et louèrent une chétive izba à une demi-verste de notre caserne. On les autorisa à y venir voir leurs maris durant une heure. La première qui profita de cette autorisation fut la princesse Troubetzkoi; nous allâmes pendant ce temps avec Vol-

konski chez nos voisins; puis ce fut à son tour d'y recevoir la visite de sa femme. La première de ces deux nobles femmes, Russes de cœur, si élevées de caractère, eût sur nous tous une influence bienfaisante, et fit de nous une seule et même famille. Nous ne songions plus qu'à elles et elles ne se préoccupaient que de nous; de leurs mains elles fabriquaient tout ce qu'elles jugeaient indispensable à chacun de nous; ce qu'elles ne pouvaient faire elles-mêmes, elles l'achetaient dans les boutiques; en un mot, tout ce qu'un cœur de femme devine par l'instinct de l'amour, cette source de toute grandeur, était deviné et immédiatement accompli par elles: grâce à elles encore, nos relations avec nos parents et tous ceux qui nous étaient chers purent être reprises pour n'être plus suspendues, car elles veillaient avec un soin maternel à leur faire parvenir de nos nouvelles et à nous en apporter des leurs.

Comment énumérer tout ce dont nous leur fûmes redevables durant le si grand nombre d'années qu'elles consacrèrent à la consolation de leurs époux en même temps qu'à la nôtre? Elles improvisaient des plats

qu'elles nous apportaient en cachette; leur expérience en l'art culinaire n'était peut-être pas grande, mais leur charité provoquait en nous un tel enthousiasme que tout ce qu'elles apportaient était trouvé à l'unanimité exquis, et le pain à demi cuit par la princesse Troubetzkoi nous paraissait mille fois meilleur que celui du premier boulanger de Pétersbourg. Les jours où on ne leur permettait pas d'avoir d'entrevue particulière avec leurs maris, elles n'en venaient pas moins jusqu'à notre caserne. Nous les apercevions de loin; on leur préparait deux chaises; elles s'asseyaient devant l'unique fenêtre que nous avions, et passaient ainsi une heure avec leurs maris. Parfois, elles venaient ensemble, mais le plus souvent séparément, afin d'allonger nos plaisirs. Le thermomètre descendait fréquemment à 20 degrés au-dessous de zéro; enveloppées dans leurs pelisses, elles ne bougeaient pas jusqu'à ce que le froid eût glacé leurs membres. Je me rappelle que je remarquai un jour que la princesse Troubetzkoi serrait ses pieds l'un contre l'autre, souffrant évidemment du froid; je le fis remarquer à Troubetzkoi; celui-ci

examina ses bottines et, ayant découvert qu'elle en avait mis de toutes vieilles et rapiécées, se promit de la gronder de ce qu'elle ne s'était pas servi, par une pareille gelée, de ses bottines neuves et fourrées. Enquête faite, il se trouva que ces bottines neuves existaient en effet, mais qu'on ne pouvait les mettre, parce que les cordons qui les attachaient avaient été employés à la confection d'une casquette que m'avait faite la princesse pour travailler sous terre, casquette qui me garantissait du minerai qui remplissait ma chevelure à chaque coup de marteau.

Bientôt des vexations nouvelles vinrent détruire notre tranquillité et nous causer un trouble, douloureusement partagé par nos chères visiteuses. Un jeune officier, nommé Rik, fut spécialement chargé de nous surveiller; muni, sans doute, d'instructions plus sévères, il nous intima l'ordre de nous retirer dans nos cabinets et de n'en sortir que pour aller travailler; les gardiens ne devaient en ouvrir les verroux que pour nous apporter séparément nos repas. Nous montrâmes à M. Rik nos cabinets, nous lui dîmes qu'il nous

était impossible d'y être enfermé dix-huit heures dans une atmosphère aussi étouffante et malsaine, qu'il n'y avait pas de santé qui pût supporter une réclusion si intolérable. Aucun argument ne parvint à toucher M. Rik. Nos représentations lui semblèrent un acte d'insubordination; il cria aux soldats: „Poussez les!“ Mais nous ne les laissâmes pas s'approcher de nous, et nous nous résignâmes à entrer bénévolement dans nos casemates. Quand M. Rik se fut retiré, nous tînmes conseil sur ce qu'il nous convenait de faire. Ce que nous avions fait observer à M. Rik n'était que l'exacte vérité; il nous était réellement impossible de respirer dans un espace aussi étroit que celui où nous nous trouvions; nous ne pouvions y être qu'assis ou étendus; lorsque Troubetzkoi se levait de son lit, il était obligé de se plier en deux, parce que sa tête cognait le plafond. Après avoir longtemps discuté, l'idée vint je ne sais plus auquel de nous, de ne pas accepter de nourriture jusqu'à ce que les rigueurs de notre captivité fussent modifiées. Nous résolûmes unanimement de mettre en pratique cette pensée; dès le soir même, nous

refusâmes le souper qui nous fut offert; le lendemain nous allâmes au travail sans avoir bu de thé; en revenant, nous ne voulûmes pas toucher au dîner, et nous passâmes ainsi un jour sans avaler même une goutte d'eau. Même scène le lendemain.

Le troisième jour de ce carême volontaire, on ne nous obligea pas à aller au travail et on nous prévint que nous allions recevoir la visite du directeur, M. Bournachef. Nous nous préparâmes à une conversation orageuse; à midi, nous aperçûmes un exempt qui s'avançait vers notre caserne, en compagnie de deux soldats, baïonnettes aux fusils; on appela Troubetzkoi et Volkonski; nous nous embrassâmes, ne sachant pas s'ils reviendraient: l'incertitude de notre avenir nous remplissait involontairement d'effroi. Je m'assis à la fenêtre, — c'était, ce me semble, en janvier, — le froid était violent; je vis les princesses Troubetzkoi et Volkonski en sentinelles sur la route, espérant que leurs maris passeraient par là; mais on ne les laissa pas même approcher d'eux de manière à ce que le son de leur voix pût leur parvenir, autant que j'en pus juger par leurs gestes suppliants et désespérés.

Nous attendîmes dans une inexprimable angoisse le retour de nos camarades; enfin je vis qu'on les ramenait, je fis un signe de croix. Venait maintenant notre tour avec Iakoubovitch. Troubetzkoi n'eut que le temps de me faire comprendre que Timothée Stépanovitch était fort en colère. Nous parûmes en sa présence; je ne parlerai pas de la grossièreté de son langage, — elle lui était habituelle; — la menace du fouet, du knout et de ce qui s'ensuit, faisait le fond ordinaire de ses monologues; il nous reprocha d'avoir ourdi une révolte et nous déclara qu'il ne nous laisserait pas nous insurger. Notre réponse fut très simple et brève: nous le priâmes de se souvenir que, durant tout notre séjour aux mines de Blagodatski, nous n'avions pas une seule fois, en quoi que ce soit, manqué aux ordres qui nous étaient intimés; nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits de son administration jusqu'au moment où M. Rik vint nous enlever l'unique et fort inoffensive liberté dont nous jouissions et qu'il était naturel que nous ne puissions manger dans l'étroit cloaque dans lequel nous étions claquemurés. Il nous congédia en baissant un peu de ton, mais

en ne nous donnant nul espoir de changement. Après nous comparurent devant le le directeur nos autres camarades : ils reçurent les mêmes compliments, y répliquèrent comme nous et furent réincarcérés avec le même cérémonial; mais, à l'heure du dîner, nos cabinets furent rouverts et nous reprîmes notre genre de vie précédent, et cet épisode fut terminé par de chaudes actions de grâces au ciel. Notre détermination n'avait pas été débattue; l'instinct nous l'avait inspirée et nous l'avait fait exécuter; son succès nous délivra d'un accroissement de maux que nous n'aurions probablement pas pu supporter....

Nous continuâmes à travailler dans le même ordre; l'unique changement que subit notre règlement fut que les prisonniers mariés eurent la permission d'aller voir leurs femmes chez elles; une escorte les y conduisait et faisait bonne garde pendant tout le temps de l'entrevue. Cette modification fut excessivement agréable pour nos pauvres dames. Au printemps, nous eûmes aussi la permission de nous promener, sous escorte, les jours de fête, dans les riches prairies arrosées par l'Argoun. Nous ne

nous éloignions pas d'abord de 2 ou 3 verstes de notre caserne; mais, petit à petit, nous parvînmes jusqu'aux bords de cette rivière, qui était à 9 verstes de chez nous. La végétation splendide de cette contrée attira notre attention, et nous ne nous lassions pas d'admirer les beautés de la nature sibérienne, qui étaient pour nous une révélation. Naturalistes distingués, les deux Borisof se livrèrent à la botanique et à la zoologie; ils recueillirent une quantité de scarabées de diverses espèces d'un éclat extraordinaire et se formèrent une collection assez importante d'insectes, digne de figurer dans un musée européen. Ces adoucissements dans notre situation ne furent pas de longue durée; on ne tarda pas à nous imposer un surcroît de travail. Un tchinovnik d'Irkoutsk vint demander à chacun de nous si notre santé ne souffrait pas de notre travail souterrain et si nous ne préférions pas nous occuper à l'air? Nous lui certifiâmes unanimement que le travail des mines ne nous fatiguait pas et que nous ne voulions pas l'échanger contre celui des champs, parce que dans ce dernier nous serions obligés de subir tous les change-

ments de température, tels que la pluie, la neige, tandis que notre santé ne se ressentait nullement de l'atmosphère souterraine. Nos représentations ne furent pas prises en considération: dès le lendemain on nous assigna une nouvelle corvée. Quoique nous n'ayons pas dit pourquoi nous ne voulions réellement pas en changer, on le devina parfaitement. Dans les mines, nous n'étions pas à la tâche; nous travaillions autant que nous voulions et nous nous reposions de même; puis à onze heures tout était fini, et le reste de la journée nous appartenait. En outre, nous n'étions sous terre que l'objet de la sympathie de ces galériens qui, non loin de nous, travaillaient comme nous mais trois fois plus péniblement: les fers aux pieds, c'était à eux qu'était dévolue la plus dure besogne. Ils perçaient des cryptes nouvelles, formaient des galeries soutenues par des poteaux, réunies par des arcs; les uns étaient charpentiers, d'autres étaient chargés de vider les eaux, de transporter le minerai à un étage supérieur à mesure qu'il était extrait.

En se recontrant avec nous, ces hommes, vraisemblablement criminels, nous témoignaient une muette mais très évidente sympa-

thie. Parmi eux se trouvait un brigand célèbre, appelé Orlof, d'une beauté et d'une force surprenantes. Ne pouvant pas demeurer longtemps sous terre, je montais de temps en temps prendre une provision d'air. Dès qu'Orlof m'apercevait, il faisait un signe à ses camarades, et aussitôt tous entonnaient à la fois une chanson russe et y faisaient entrer les sentiments qu'ils ne pouvaient pas m'exprimer autrement. Je n'étais pas seul l'objet de cet attentions délicates; elles étaient renouvelées pour chacun de nous; souvent ces pauvres gens nous prenaient en cachette la hache des mains et faisaient en dix minutes ce que nous n'aurions pas pu faire en une heure, et ce n'était pas l'intérêt qui les y poussait: strictement surveillés, c'est à peine si nous pouvions leur glisser un demi-mot de remerciement. Se doutant de tout ceci, l'autorité nous fit sortir des mines. Nous fûmes alors tenus de faire tant par jour. Une fois monté, le minerai est soumis à un travail d'épuration avant d'être fondu; ce travail exige un expérience que nous n'avions pas. On nous divisa donc par paires; chacune d'elle eut une civière, et notre

corvée consistait à la remplir 30 fois, avec cinq pouds de minerai chaque fois, et à la transporter à l'endroit où on le classait dans divers entrepôts. Le trajet était à peu près de deux cents pas. Nous nous mîmes à la tâche; elle était au dessus des forces de quelques-uns d'entre nous; les plus robustes faisaient double voyage, et de cette façon nous en venions à bout. A onze heures, la cloche annonçait le fin du travail, mais à une heure elle nous y appelait de nouveau jusqu'à six heures du soir; Il était dur par sa durée comme par sa nature, bien plus pénible que celui auquel nous étions auparavant soumis; nous n'étions plus tentés d'aller nous promener aux bords de l'Argoun, ayant besoin de repos les jours où il nous était permis d'en prendre.

Malgré cela, nous supportions gaiement notre position; le poids du travail était compensé par la liberté dont nous jouissions dans l'intérieur de notre caserne et les consolations que nous apportaient nos visiteuses, témoins parfois de nos travaux, et qui par leur conversation amicale les rendaient alors moins pénibles. Ce bonheur relatif devait encore bientôt disparaître.

Un nouveau commandant, M. Leparski, venait d'être nommé; vers le commencement d'août, on nous annonça qu'il était arrivé aux mines de Nerchinsk et qu'il nous visiterait le lendemain. Plusieurs d'entre nous l'avaient connu lorsqu'il commandait le régiment de chasseurs à cheval de Siéverski; il avait la réputation d'être un chef doux, indulgent et était également aimé de ceux qui servaient avec lui comme de ceux qui étaient sous ses ordres. Nous apprîmes donc sa venue avec plaisir. En effet, le lendemain il vint chez nous, accompagné de M. Bournachef, fut affable, poli avec tous, et en nous quittant, il nous laissa l'espoir que notre situation serait améliorée. Cet espoir ne se réalisa pas: le jour même, on nous conduisit à la forge voisine et on nous y riva des fers aux pieds. Ou plaça en même-temps auprès de nous un détachement de douze cosaques, commandé par un sous-officier, et nous fûmes soumis à une surveillance plus sévère. L'employé et le directeur des mines craignaient de nous témoigner une condescendance dont les gronderait le commandant; les cosaques, qui avaient l'œil sur nous

jour et nuit, redoutaient d'être dénoncés par l'employé; toutes les autorités, s'épiant l'une l'autre, étaient également rigoureuses à notre égard. Les cosaques étaient d'ailleurs si bien choisis, que nous ne pouvions assez admirer ces beaux et excellents jeunes gens. Tous savaient lire et écrire; la plupart avaient fait leurs études aux écoles de district et nous étonnaient par une variété de connaissances et un développement d'intelligence que nous que nous étions loin d'espérer rencontrer dans un pays que nous croyions encore plongé das sa grossièreté primitive.

C'est tout le contraire qui nous apparut. Nos cosaques s'attachèrent bientôt à nous, et leur soif d'apprendre, qu'ils tâchaient d'étancher en s'entretenant avec nous, nous causa la plus agréable surprise. Quelques-uns d'entre eux atteignirent dans la suite le rang d'officiers, et presque tous se distinguèrent par leur bonne conduite. Du reste, sauf la reprise des chaînes, nous restâmes soumis au même règlement; aucune modification ne fut apportée à notre travail; seulement, il n'y eut plus de promenades les jours fériés, et il aurait été difficile d'en faire avec les joyaux qui or-

raient nos pieds. Les jours et les semaines s'écoulaient ainsi insensiblement. Nos anges gardiens continuaient de nous consoler, et par des causeries, et par des soins constants, et par cette pure amitié qui vivifie et illumine tout ce qu'elle touche.

Sur ces entrefaites, une nouvelle maison de correction, construite à Tchita, se remplissait de nos camarades, qui y étaient dirigés des différentes forteresses où ils n'avaient été que temporairement transférés. Bientôt notre tour vint de les rejoindre. En octobre ou en novembre, — nous nous assîmes de nouveau en charrettes. Nos escortes nous accompagnaient, et nous parcourûmes encore au galop une route qui nous était déjà connue. La prison de Tchita ne tarda pas à se montrer à nos regards; nous considérâmes avec une vive curiosité notre nouvelle résidence: elle était entourée d'une haie très élevée. Nous ne mîmes pied à terre qu'à sa porte; nous y fûmes reçus par le major Joseph Abramovitch Leparski; les sentinelles s'écartèrent; nous nous jetâmes dans les bras de nos amis: c'étaient Narichkin, Pouchtchin, Fon-Visine On nous casa avec eux dans quatre cham-

bres; le bruit des chaînes nuisait un peu à la conversation, mais nous finîmes par nous accoutumer à ce bruit.....

Les questions, les causeries n'en finissaient pas les premiers jours de notre réunion. La cohabitation, la communauté de pensées et de sentiments nous lièrent de plus en plus les uns aux autres. Nous nous aimions sans doute déjà auparavant, mais ces relations de chaque moment imprimèrent à notre amitié un cachet particulier qu'elle n'a pas cessé de conserver. L'amitié est inviolable lorsqu'elle est fondée sur une confiance mutuelle, et surtout lorsqu'elle est inspirée et procède de Celui qui est l'amour suprême et parfait.

Je ne saurais terminer mon récit des trente années d'étroite captivité que j'ai subies, d'abord dans la maison de correction de Tchita, puis à l'usine de Pétrovski, qu'en remerciant hautement le Seigneur!

La caractère politique de la société du *Bien public* s'était effacé, mais l'empreinte morale qu'elle avait imprimée à chacun de ses membres, s'était conservée sans altération et avait jeté les bases de cette estime réciproque, de ce sentiment élevé dont

étaient animées les moindres de nos relations. L'estime réciproque n'était pas fondée sur les convenances du siècle, ni sur l'habitude acquise par une éducation raffinée; mais par la passion que professait chacun de nous pour tout ce qui portait le cachet de la vérité et de la justice. Les jeunes gens qui étaient là atteignirent l'âge viril sous l'influence de cette direction morale, et ne s'en écartèrent pas dans la suite. Dispersés dans tous les coins de la Sibérie, chacun de nous conserva sa dignité individuelle et conquit l'estime de tous ceux avec lesquels il se trouva en relation. Je ne puis clore ces lignes, je le répète, qu'en adressant une reconnaissante prière à notre unique protecteur, — à l'unique semeur de toute bonne semence, — à l'unique auteur de tout bien. A lui seul gloire et reconnaissance!

Eugène Obolenski *)

*) Le prince Obolenski est rentré en Russie en 1856, à l'époque du couronnement de l'Empereur régnant, et s'est établi à Kalouga. Il a d'un mariage contracté avec une Sibérienne plusieurs fils, reconnus princes; mais ce titre n'a pas été restitué à ce descendant, en ligne mâle et directe, de Rurik, dont la famille jouait déjà un grand rôle en Russie au quatorzième siècle.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipzig.

Объявленіе
О РУССКИХЪ КНИГАХЪ,
А. ФРАНКА.

ВЪ ПАРИЖѢ, ВЪ УЛИЦѢ РИШЕЛЬЕ, 67.

Livres Russes
publiés par
la Librairie A. Franck à Paris,
67, rue Richelieu.

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung (Alb. L. Herold) in Leipzig.

РУССКІЙ ЗАГРАНИЧНЫЙ СБОРНИКЪ. (Documents russes).

Томъ I.

Томъ I. (Le tome I en 6 livr.) 15. —

Содержаніе:

1. НѢМЦЫ И ДУНАЙ. — (Les Allemands et le Danube). 3. 50
2. ЖУРНАЛЪ СЕВАСТОПОЛЯ. — (Journal de Sébastopol). 2. 50
3. ПИСЬМО КЪ НАСТАВНИКУ Е. И. В. ГОСУДАРЯ НАСЛѢДНИКА. —

(Lettre au gouverneur de S. A. I. le Grand-Duc Héritier). 1. 25

4. ОПИСАНІЕ СЕЛЬСКАГО ДУХОВЕНСТВА. — (Le clergé des campagnes). 7. 50

5. ОТРЫВОКЪ ИЗЪ ЗАПИСОКЪ ГРАФА РОСТОПЧИНА. — (Extrait des mémoires du comte Rostoptschine). 1. 50

6. КАРАМЗИНЪ И СПЕРАНСКІЙ. — (Karamzine et Spéranski). 3. —

Томъ II.

Томъ II. (Le tome II en 4 livr.) 13. —

1. ПОРА! (Il est temps!) 3. —

2. О СИЛѢ И ДѢЙСТВІИ РЕСКРИПТА, 20 Ноября 1857 года. (Sur la portée et l'effet de la loi du 20 Novbre 1857). 2. —

3. ЗАМѢЧАНІЯ НА РИМСКІЯ ПИСЬМА (Remarques sur les lettres de Rome de Murawieff). 6. —

4. ІЕЗУИТЫ КРАСНАГО ПѢТУХА НАМЪ ПУСТИЛИ, или Развратиться-ли Россія въ латинскій католицисмъ? Петромъ Артамовымъ Вяземскимъ мужучкомъ. (Artamoff, le coq rouge). 5. —

Томъ III.

Томъ III. въ 5 Тетрадяхъ. (Le tome III. en 5 livr.) 13. —

1. ВОПРОСЪ ОСВОБОЖДЕНІЯ и ВОПРОСЪ УПРАВЛЕНІЯ КРЕСТЬЯНЪ. (La question d'affranchissement et la question d'administration des paysans). 6. —
2. АДВОКАТЫ И ПОВѢРЕННЫЕ, или ходатаи по дѣламъ. Физіологическій Этюдъ. (Les avocats et les hommes d'affaires etc. Etude physiologique). 2. —
3. ПЕТРЪ I. Членъ парижской академіи наукъ. (Pierre I. membre de l'Academie des sciences de Paris). 1. 50
4. МОСКОВСКАЯ РѢЗНЯ 1606 года (Massacre de Moscou.) 3. —
5. КЪ РУССКИМЪ. (Aux Russes). 3. —

Томъ IV.

Томъ IV. (Le tome IV. en 5 livr.) 20. —

1. О СУДАХЪ ПРИСЯЖНЫХЪ и о судахъ полицейскихъ въ Россіи. (Du jury et de la police en Russie.) 6. —
2. Письма и статьи М. Погодина о политикѣ Россіи въ отношеніи Славянскихъ народовъ и западной Европы. I (Pogodine, Lettres et Memoires sur la politique de la Russie vis à vis des

peuples slaves et de l'Europe occidentale. 1[re] partie). 6. —

3. Письма и статьи М. Погодига и т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 2[me] partie). 5. —
4. Письма и статьи М. Погодина и. т. д. (Pogodine, Lettres et Memoires etc. 3[me] partie). 6. —
5. Воспоминанія Князя Евгенія Петровича Оболенскаго. (Memoires du Prince Eugène Obolenski). 3. —

БУДУЩНОСТЬ. Выходитъ въ неопредѣленнье сроки. Каждый No продается отдѣльно но 75 французскихъ сантимовъ за каждый листъ. (L'Avenir, journal russe. Parait à des époques indéterminées, chaque No. se vend séparément à 75 centimes la feuille).

ДЕ ГАЛЕТЪ. Міръ. Космогонія взаимное отношеніе наукъ и настоящее положеніе человѣка. (De Gallett, le monde. Cosmogonie etc.) 6. —

ДЕ ГАЛЕТЪ. Умъ съ Горя. (De Gallett, l'esprit du malheur; comédie). 3. —

СОКРОВИЩЕ ХРИСТІАНИНА и проч. (Le trésor du chrétien). 2. 50

КАТИХИЗИСЪ РУССКАГО НАРОДА. (Catéchisme du peuple russe). 1. —

ГАГАРИНА, О примиреніи русской церкви съ римскою. Сочиненіе И. Гага-

рина, переводъ И. Мартынова, священниковъ братства iисусова. — (Gagarin, P., De la réunion de l'Eglise russe et romaine). 3. —

ГАГАРИНА, Любопытныя свидѣтельства о непорочномѣ зачатiи Богородицы. Издалъ И. Гагаринъ, священникъ общества Iисусова. (Gagarin, P., témoignages curieux sur l'immaculée conception de la Vierge). 2. 50

О возможномъ соединенiи россiйской церкви съ западною безъ измѣненiя обрядовъ православнаго богослуженiя. (Sur la possibilité de réunir les églises russe et romaine sans changer la liturgie). 6. —

РУССКОЕ ДУХОВЕНСТВО. (Le clergé russe). 8. —

Къ Русскимъ Римскимъ Католикамъ. (Aux Russes catholiques). 1. —

ДОЛГОРУКОВЪ, Князь Петръ, Правда о Россiи. (Prince Dolgoroukow, la Verité sur la Russie. 2 vols.) 10. —

Ouvrages français traitant de la Russie.

Bibliothèque Russe et Polonaise.

Vol. 1. et 2. Relation d'un voyage en Moscovie, écrite par le Baron de Mayerberg. 2 vols. 6. —

Vol. 3. Relation d'un voyage de Pologne fait dans les années 1688 et 1689. 3. —

Vol. 4. Journal du voyage du Boyard Chérémétef à Cracovie, Venise, Rome et Malte. 1697—1699. 3. 50

Vol. 5. Le Théâtre de la Moscovie par le R. P. Boussingault. — Discours sommaire de ce qui est arrivée en Moscovie depuis le règne de Ivan Vassilyvich Empereur jusques à Vassilyvich Ivanonits Sousky. Par M. Pierre de la Ville. 1611. Suivi d'une lettre du Tzar Michel au Sultan Achmet. 1613. 2. 50

Vol. 6. Histoire de la vie, du règne et du détrônement d'Iwan III, Empereur de Russie assassiné à Schlusselbourg dans la nuit du 15 au 16 Juillet (N. S.) 1764. 2. 50

Vol. 7. Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne par P. Chevalier. 3. —

Vol. 8. Korb, Récit de la sanglante révolte des Strélitz en Moscovie. 1798. 2. —

Vol. 9—12. Mémoires de la Princesse Daschkoff, dame d'honneur de Catherine II; écrits par elles même; avec la correspondance de cette Imperatrice et d'autres lettres. Publié sur le manuscrit original. 4 vols. 12. —

Bibliothèque Russe. Nouvelle Série.

Vol. 1. et 2. Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie, depuis l'année 1727 jusqu'à 1744 par le Général de Mannstein. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit original corrigé par la main de Voltaire. 2 vols. 8. —

Vol. 3. La réligion des Moscovites en 1525, traduit du latin de Jean Faber. — Une ambassade russe à la cour de Louis XIV. 2. 50

Vol. 4. et 5. Dolgoroukow, Prince, la Verité sur la Russie. 2me édition augmentée. 2 vols. 6. —

Vol. 6. Histoire d'Eudoxie Féodorovna. Première épouse de Pierre le Grand. — Relation curieuse de la Moscovie en 1687.

Bibliothèque Polonaise. Nouvelle Série.

Vol. 1. Gordon, J., mes Prisons en Russie. Mémoires.

Bouzet, Charles du, la jeunesse de Catherine II. 3. —

De L'Etang, Souvenirs et enseignements, France et Russie 1787—1859. Deuxième édition. 4. —

De l'Industrie agricole. Emancipation des serfs en Russie. Par D. S. 1. —

Dolgoroukow, Prince Pierre, la Verité sur la Russie. Deuxième édition augmentée et corrigée. 2 vols. 6. —

— — — la Question russo-polonaise et le budget russe. 1. 50

Fleischmann, les Etats-Unis et la Russie, considérés au point de vue de la grande culture et du travail libre. 2. —

Haxthausen, A. de, de l'Abolition par voie législative du partage égal et temporaire des terres dans les communes russes. — 75

Jourdier, A., Des forces productives, destructives et improductives de la Russie. Deuxième édition augmentée. Avec neuf cartes. 6. —

— — — Voyage agronomique en Russie. Lettres et notes sur une excursion faite en 1859—60. Seconde édition avec une carte. 6. —

— — — de l'émancipation des serfs en Russie. Etat de la question au 16 mars 1861. Exposé et critique des projets dits du comité de rédaction. Avec une carte et des tableaux. 2. —

Lescoeur, **R. P. Louis,** l'Eglise catholique en Pologne sous le Gouvernement russe. 6. —

Lelewel, J., histoire de la Lithuanie et de la

Ruthénie jusqu'à leur union définitive avec la Pologne conclue à Lublin en 1569. Trad. par E. Rykaczewski. Avec les notes du traducteur et deux cartes. 10. —

Législation russe, De la, au point de vue de la liberté de conscience. — 50

Notice sur le Prince Dmitri Galitzin. 5. —

Orthodoxie et Papisme, examen de l'ouvrage du Père Gagarin sur la réunion des Eglises catholique grecque et catholique romaine par un Grec, membre de l'Eglise d'Orient. 2. —

Projet d'une Charte constitutionelle d'Alexandre I. — Derniers jours de la vie de l'Empereur Alexandre. 2. —

Raskol, Le, Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 6. —

Russie, La, est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi par un Russe orthodoxe. 1. —

Schnitzler, J. H., la mission de l'Empereur Alexandre II et le Général Rostoftzoff. 4. —

Sergy, J. de, Quelques mots sur le schisme oriental. 2. —

Slaves, Les, occidentaux. 3. —

Smitt, F. de, Frédéric, Catherine et le partage de la Pologne. 8. —

Socialisme, Le, en Russie. Etude contemporaine. 4. —

*

Tourguéneff, N., un dernier mot sur l'émancipation des serfs en Russie. 3. —

Theiner, A., monuments historiques relatifs aux règnes d'Alexis Michaelowitsch, Féodor III. et Pierre le Grand, Czars de la Russie, extraits des Archives du Vatican et de Naples. 40. —

Zapasnik, A., études financières sur l'émancipation des paysans en Russie, sur l'impot foncier, le système monétaire et le change extérieur. 4. —

Nouvelles publications de la librairie A. Franck:

Collas, R. C., la Turquie en 1861. 5. —

Frignet, E., traité des avaries communes et particulières suivant les diverses législations maritimes. 2 vols. 16. —

Grimm, J., de l'origine du langage. Trad. de l'allemand par de F. Wegmann. 2. —

Guldenstubbé, Baron, la réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrées. Avec beaucoup de planches. 8. —

Lesseps, F. de, percement de l'isthme de Suez Rapport de la commission hollandaise sur les conséquenses du percement de l'isthme de Suez. Documents publiés au nom du conseil d'administration de la

Compagnie universelle du canal maritime de Suez. Avec des profils, des tableaux et des cartes. 6. —

Mazon, A., Nice en 1861. Guide de l'étranger. 2. —

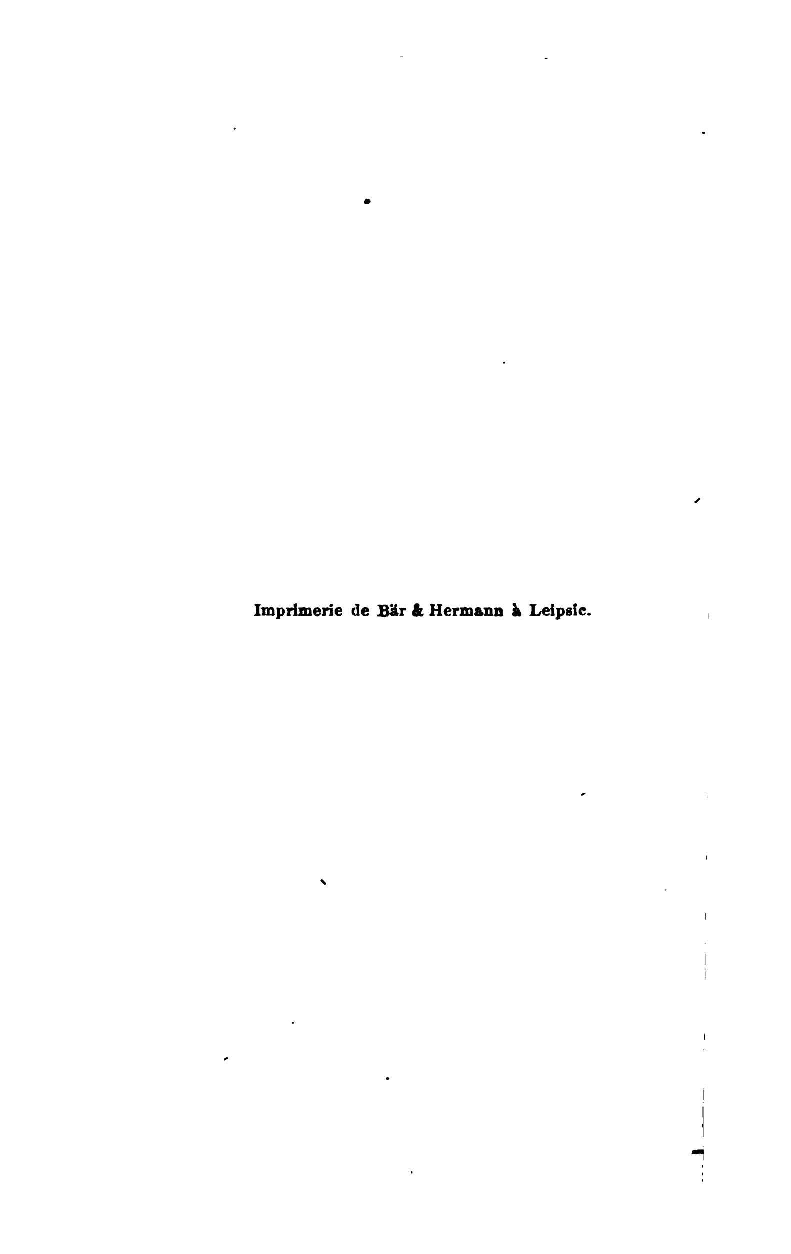
Polska w roku 1860. 1. —

Olry, J., la persécution de l'église de Metz. 2me éd. accomp. de notices et de notes par O. Cuvier. 3. 50

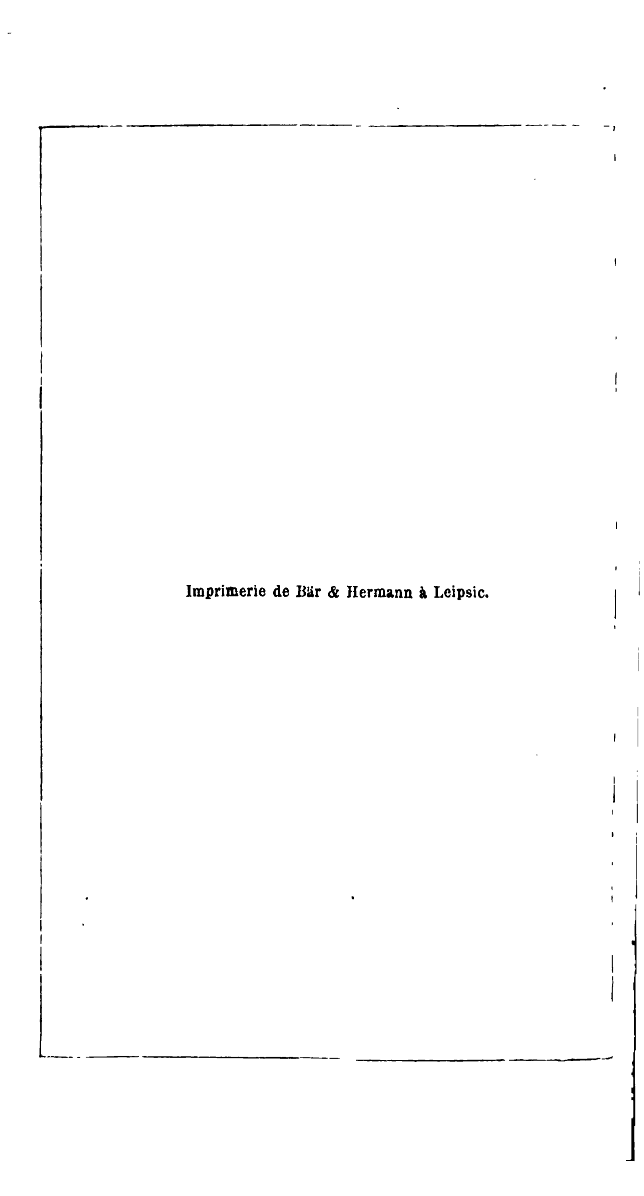
Pape, le, et la Bible ou l'infaillibilité et l'inspiration. 4. —

Pechméja, A., Rosalie. Nouvelle. 3. —

On trouve à la même librairie tous les ouvrages concernant la Russie, tant en langues russes qu'étrangères, publiés en France, en Angleterre ou en Allemagne. Ses relations étendues avec tous les pays la mettent à même de les faire parvenir ainsi que toutes les publications françaises ou étrangères promptement et sûrement dans toutes les parties de l'Europe.



Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.



Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

